

MONTREAL CAMPUS

COURSE AU RECTORAT
**LE NOUVEAU
VISAGE DE L'UQAM**

UQAM P3,4,5



CAHIER SPÉCIAL
PORTRAITS

ÉDITORIAL

PEU OU PROULX

Quatre ans après avoir pris la barre de l'UQAM, voilà que Robert Proulx quitte le rectorat après un mandat truffé de dossiers houleux. C'est donc l'heure de faire le point sur ces quatre années plutôt mouvementées, mais sans l'apport du principal intéressé, puisqu'il a refusé d'accorder son entrevue annuelle au *Campus*.

Soutenir que Robert Proulx a été un piètre recteur parce qu'il n'a pas su redresser la situation financière de l'UQAM sans heurts serait simpliste. Comme bon nombre d'organismes publics, l'Université demeure ultimement à la merci des caprices de Québec.

En 2013, M. Proulx s'est retrouvé parachuté en terrain hostile au moment où l'UQAM a vu son budget être amputé de 12,5 millions de dollars. « Pour résorber ses problèmes financiers, l'UQAM a fait le maximum d'économies et de compressions qu'elle pouvait. Plus que ça, notre développement et même notre fonctionnement seront altérés », avait-il alors déclaré au *Campus*, sans se douter qu'une nouvelle vague de compressions l'attendait au détour.

S'il avait les mains liées devant les aléas financiers du gouvernement provincial, Robert Proulx avait au moins un certain contrôle sur les affaires internes de l'UQAM. Après une tournée de consultations, il a d'ailleurs détaillé ses ambitions pour l'Université dans son plan stratégique 2015-2019. À défaut d'être une vision à mener à bien d'ici 2019, ce document est devenu, par la force des choses, le legs de M. Proulx.

C'est toutefois un héritage mitigé que le recteur laisse derrière

lui, car même s'il s'agit d'un plan quinquennal, force est de constater que certains des objectifs qu'il recense seront difficiles, voire impossibles à atteindre d'ici les deux prochaines années. D'autres de ces visées semblent quant à elles avoir été complètement oubliées.

Les appels à un refinancement universitaire ont été répétés sur toutes les tribunes par M. Proulx, conformément aux cibles de son Plan. Dommage qu'il n'ait pas été aussi volubile et accessible auprès de sa communauté universitaire. Pour mesurer l'atteinte de ses objectifs en matière de transparence, le Plan s'appuie entre autres sur l'envoi de courriels INFO-Direction et sur les abonnements à *Actualités UQAM*, deux vecteurs de communi-

DOMINIQUE DEGRÉ
FÉLIX DESCHÊNES

cation unilatéraux qui ne favorisent pas réellement la transparence sur un lot d'enjeux. Évidemment, les mesures les plus controversées — et donc les plus importantes — adoptées par la direction, comme le dernier plan de résorption du déficit ou le contrat accordé à Garda en 2016, n'auraient jamais figuré dans les lignes de ces messages institutionnels. Le site wiki de l'Université instauré à l'automne dernier à des fins de « décentralisation » permet peut-être à la communauté de s'exprimer, mais ce portail à la portée limitée n'est pas suffisant pour garantir un véritable échange avec le rectorat.

Le plan stratégique souligne aussi qu'il faut « viser l'équilibre budgétaire dans le respect de la mission de l'UQAM ». Or, selon une logique purement comptable, la haute direction a décidé de réduire l'accessibilité à certains locaux en dehors des heures d'ouverture et de fermer ses bibliothèques les dimanches, une mesure à courte vue qui dure depuis l'automne 2015. Ce gâchis, qui affecte directement les services aux étudiants, semble incompatible avec la mission de l'UQAM, qui implique de « contribuer [...] à la réussite étudiante aux trois cycles ».

Le document énonce également une volonté de « bonifier l'offre de services en santé » et en fait un « enjeu majeur de développement ». Permettez-nous d'en douter.

Comme le rapportait le *Montréal Campus* en janvier dernier, l'implantation d'un service de santé entre les murs de l'UQAM — initialement prévue pour le début de 2017 — est toujours dans les limbes administratives. Le doyen de la Faculté des sciences et aspirant-recteur, Luc-Alain Giraldeau, qui siégeait aussi au Comité aviseur du projet de Service de santé, a même avoué qu'il ignorait où en était le projet en début d'année. Espérons qu'il saura mener à bien cette initiative dans laquelle il s'est impliqué.

On lit également dans le plan stratégique que l'Université souhaite « renforcer le sentiment de mieux-être et de sécurité sur le campus ». Entre la gestion de la grève du printemps 2015, l'intervention pour le moins fracassante de policiers sur le campus lors de l'occupation du pavillon DS et avec l'octroi d'un contrat de 50 millions de dollars à la firme Garda, on peut dire que le dossier de la sécurité a fait couler beaucoup d'encre. Le renforcement d'un sentiment sécuritaire aura, au contraire, exacerbé les tensions déjà vives entre nombre d'étudiants et la haute direction.

Justifier un manque de vision en recourant systématiquement à l'excuse du sous-financement semble avoir été une tactique prisée par plusieurs recteurs de l'UQAM. Voilà pourquoi le ou la successeur à Robert Proulx devra être épris d'un désir réel — et non superficiel — de rebâtir les ponts avec la communauté pour que cesse enfin le cycle d'hermétisme qui entrave la réalisation des projets les plus importants. ♦



Corédacteurs en chef : Dominique Degré et Félix Deschênes | **Chefs pupitres UQAM :** Jean-Philippe Guilbault | **Société :** Jean Balthazard | **Culture :** Sarah Daoust-Braun | **Adjoints aux pupitres UQAM :** Guillaume Lepage | **Société :** Jasmine Legendre | **Culture :** Laurence Godcharles | **Directrice artistique :** Catherine Legault | **Stagiaires :** Julien Denis, Léa Martin | **Correcteurs :** Myriam Gendron, Hélène Lapointe, Philippe Lemelin | **Conception graphique :** Fernando Calderón | **Impression :** Hebdo Litho | **Illustrations :** Valaska (éditorial), Xiadanni Calderón (en-têtes), Alexandre Lepage (cahier Portraits) | **Photos des recteurs :** Fonds d'archives du Service des communications de l'UQAM (1, 2, 3, 4), Nathalie Saint-Pierre (5), Dominique Thibodeau (6), J.A. Martin (7), Service des communications de l'UQAM (8, 9) | **Collaborateurs :** Mòrag Bélisle, Thomas Dufour, Naomie Gelper, Matisse Harvey, Laurent Lavoie, Philippe Lemelin, Etienne Masse, Luca Max, Daphné Ouimet-Juteau, Camille P. Parent, Camille Payant, Raphaëlle Ritchoit

Prière de recycler ce papier journal



VOL. XXXVII | NO. 4 | 5 AVRIL 2017

PUBLICITÉ :

Accès média : 514.524.1182
info@accemedia.com
Dépot légal : Bibliothèque nationale
du Québec- Bibliothèque
nationale du Canada

**MONTRÉAL
CAMPUS**

est publié par les Éditions
Montréal-Camping inc.
CP. 8888 succ. Centre-Ville,
Montréal (QC) H3C 3P8
Téléphone : 514.987.7018

Suivez le *Montréal Campus* sur le Web

www.montrealcampus.ca

Courriel: redaction@montrealcampus.ca





COURSE AU RECTORAT

La parité malmenée à la tête de l'UQAM

RAPHAËLLE RITCHOT

Paula Leduc en 1996, puis Danielle Laberge en 2006. À seulement deux reprises, une rectrice s'est retrouvée aux commandes de l'UQAM. Une situation qui est loin de se borner aux murs de l'Université, a constaté le *Montréal Campus*.

Le nombre de rectrices au Québec est passé d'une pour dix-neuf recteurs en 1993 à quatre pour quinze recteurs en 2016. Au total, 72 % des postes de direction des universités sont occupés par des hommes, selon les données les plus récentes. « *Quand on regarde les chiffres dans un contexte de parité, la croissance des postes par genre est insuffisante, c'est trop lent. À ce rythme, on peut espérer, si tout va pour le mieux, une équité homme femme d'ici 2045* », avance Émanuelle Maltais, finissante au baccalauréat en science politique à l'Université Laval et assistante de recherche au Comité sur le

financement des universités (CFU).

Du côté de l'UQAM, aucune femme n'a été en poste depuis le passage de Danielle Laberge, nommée rectrice par intérim, de 2006 à 2008, après le départ de Roch Denis. Elle avait alors dû assumer également les postes de vice-rectrice à la vie académique et de vice-rectrice exécutive. La seule rectrice qui a officiellement été élue à la tête de l'UQAM était Paula Leduc, de 1996 à 2000. Elle avait alors été préférée à Florence Junca Adenot, avec 58 % des voix. Rappelons qu'à l'époque, le conseil d'administration (CA) de l'Université était présidé par une femme, Jocelyne Pelchat, et que Pauline Marois était ministre de l'Éducation sous le gouvernement péquiste de Lucien Bouchard.

Plusieurs raisons expliquent cette sous-représentation des femmes, selon la directrice de l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF), Rachel Chagnon. « *Ceux qui ont le pouvoir de faire monter les gens, ce sont bien souvent*

des hommes et ils ont une tendance naturelle à tendre la main pour aider les jeunes hommes puisqu'ils se projettent plus facilement en eux, alors que dans leurs expériences avec les femmes, c'est qu'elles sont là pour les aider », remarque-t-elle.

Mme Chagnon précise que, souvent, les postes plus hauts dans les échelons des directions universitaires sont désignés par des processus de cooptation: « *C'est un groupe qui choisit les membres à venir du groupe* ». Une façon de faire qu'elle qualifie de « *normale* », dans la mesure où ces membres

sont censés sélectionner des personnes compétentes. Le seul hic : « *Différentes études en management démontrent qu'on a tendance à trouver que les gens qui nous ressemblent sont plus compétents que les autres. Alors, quand les postes de haute direction sont essentiellement occupés par des hommes, les personnes qui vont être cooptées vont être plus facilement des hommes* », explique-t-elle.

De son côté, Émanuelle Maltais ajoute que « *lorsqu'on regarde les chiffres, on peut voir que pour chaque femme engagée, il y a eu un homme*

engagé aussi. Le nombre de femmes a augmenté, mais le nombre de postes aussi, donc c'est plus dur d'atteindre la parité à ce moment-là ».

S'il y a peu de femmes dans les postes de rectorat ou de vice-rectorat à l'UQAM, Rachel Chagnon mentionne qu'elles sont tout de même plus nombreuses dans les postes de décanat ou de direction de programme, « *qui sont des postes où il y a moins d'enjeu de pouvoirs* ». Or, 72 % des postes de rectorat sont occupés par des hommes, en partie « *parce qu'ils ont plus tendance que les femmes à s'estimer capables de le faire* ».

La directrice de l'IREF conclut en mentionnant que tant que les équipes de direction ne seront pas préoccupées activement par l'enjeu d'égalité, les choses ne s'amélioreront pas. Cependant, elle croit tout de même qu'il y a un niveau non négligeable de conscientisation à l'UQAM concernant l'embauche des professeurs et la façon dont on traite les étudiants à l'opposé des étudiants. ☺



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC ARCHIVES UQAM

L'École polytechnique de Montréal entre 1905 et 1958, maintenant le pavillon Athanase-David de l'UQAM

Prix étudiants avec une agence de 30 ans d'expérience

PRENEZ DU TEMPS POUR DES VOYAGES PLEIN LA TÊTE...

ÉVADEZ-VOUS AVEC VOYAGES TOUR ÉTUDIANT!

C'est le bon moment pour réserver votre voyage lors du congé de Pâques

DÉCOUVREZ NEW YORK, BOSTON, TORONTO OU CHICAGO!

VTE-XTRA.QC.CA

418.835.3336

PERMIS DU QUÉBEC

VOYAGES TOUR ÉTUDIANT
STUDENT TOUR

COURSE AU RECTORAT

La communauté dresse ses attentes

Les syndicats de l'UQAM souhaitent un rectorat plus à l'écoute et une décentralisation des pouvoirs

THOMAS DUFOUR
LAURENT LAVOIE

Gestion financière, décentralisation des universités, place des employés au sein du conseil d'administration : telles sont les chevaux de bataille des différents groupes universitaires. Ces derniers s'attendent surtout à une plus grande proximité avec celui ou celle qui prendra les rênes de l'UQAM.

Le responsable intérimaire à l'information du Syndicat des employés et des employés de l'UQAM (SEUQAM), Alain Roy, indique que les employés devraient être plus impliqués au sein des décisions prises par l'administration. « Nous, ce qu'on reproche depuis plusieurs années à l'UQAM, c'est le peu de place faite aux employés de soutien dans les différentes instances. Si on cherche à optimiser un service, on est rarement consultés ou on est carrément ignorés », déplore-t-il. Bien que ceux-ci aient deux postes d'observateurs au sein du conseil, « ces personnes ne peuvent pas s'exprimer tant que ça ».

Le SEUQAM souligne en outre que la « hiérarchie est lourde » à l'UQAM. « Alors, un recteur ou une rectrice qui serait plus à l'écoute de sa communauté, ce serait quelque chose qu'on apprécierait énormément », soutient M. Roy.

Marie Blais, présidente du Syndicat des chargées et chargés de cours de l'UQAM (SCCUQ), déplore les « problèmes de transparence » éprouvés par des membres de son syndicat vis-à-vis de la présente administration. « Il y a eu un plan de résorption du déficit qui a été adopté en catimini le 1^{er} avril de l'an passé. C'était majeur. On précarisait les employés de soutien, on vendait des actifs et tout ça n'a pas été discuté avec la communauté », reproche Mme Blais.

Pour Michel Umbriaco, enseignant spécialisé en éducation à la TELUQ et auteur d'une étude sur la gouvernance universitaire, ce détachement entre le personnel

et l'administration s'explique par une gestion administrative basée sur la gouvernance. Elle implique « une philosophie où l'université, pour le conseil d'administration, devient un outil de développement économique et non pas un outil d'éducation et d'émancipation », explique M. Umbriaco.

Pour lui, le pouvoir décisionnel est fortement influencé par des instances externes à l'UQAM. M. Umbriaco explique que « ce sont des gens qui représentent des milieux socioéconomiques, souvent le milieu du capitalisme; pas de monde du secteur communautaire, pas de monde du syndicat ». Cela concrétise le détachement entre l'administration et la communauté. Cinq des quinze sièges du conseil sont occupés par des représentants de l'externe, comme le docteur Alain Poirier, de l'Institut national de santé publique du Québec, qui siège à titre de vice-président à la valorisation scientifique et aux communications.

Réorganisation en héritage

Une façon d'accroître la représentativité de certains groupes passerait en partie par une décentralisation des pouvoirs décisionnels vers les facultés, affirme Marie Blais.

Il s'agit d'un enjeu clé de la course au rectorat pour Nadia Lafrenière, représentante étudiante au conseil d'administration de l'UQAM. « Il y a eu des discussions au sujet d'une décentralisation organisationnelle, financière et académique à l'UQAM. On sent que ça va atterrir dans les mains de la prochaine rectrice ou du prochain recteur », expose l'étudiante au doctorat en mathématiques.

Par ailleurs, Alain Roy remet en question la gestion des fonds d'exploitation et d'immobilisation des dernières années. « On a envoyé énormément d'argent dans le fonds d'immobilisation, je ne dirais pas que c'est un maquillage de chiffres, mais on cache; on teint la réalité pour que les gens aient une perception

que l'UQAM va vraiment mal », avance-t-il.

Puisque l'UQAM n'a pas l'appui d'entreprises pour financer ses immeubles, « c'est l'argent qu'on reçoit pour donner des cours et faire la recherche, qui finit par subventionner des bâtiments, tandis que dans d'autres institutions publiques, ce n'est pas le cas », soutient le responsable intérimaire à l'information de la SEUQAM.

Un mandat à clarifier

Outre le budget, la présidente du SCCUQ souhaiterait que le prochain recteur s'intéresse à l'avenir de l'Université en tant qu'institution d'enseignement. « Quelle est la place de la formation? La place de la communauté? C'est quoi la vision de l'Université? Parce qu'en ce moment, il y a beaucoup de pression sur le plan international pour qu'on devienne une industrie du savoir. Est-ce qu'on oubliera pas ainsi nos missions? » se questionne Marie Blais.

Cette dernière souhaite aussi que les candidats à la course au rectorat soient disponibles afin de répondre aux questions. « On va essayer de trouver du temps, déclare la présidente. La période est extrêmement courte pour la course », déplore-t-elle.

« On a l'impression que l'UQAM, plutôt que de se tenir debout devant le gouvernement et de réclamer des investissements, se retourne à l'interne et coupe dans les services », affirme Samuel Cossette, représentant étudiant sur le conseil d'administration de l'UQAM. Ce dernier nuance toutefois son propos en rappelant que le recteur ou la rectrice n'a pas tous les pouvoirs et que ce dernier a parfois les mains liées par les compressions économiques venant de Québec.

Le Syndicat des professeurs et professeurs de l'UQAM, Normand Petitclerc (secrétaire général), André Dorion (vice-recteur à la vie académique) et Johanne Fortin (directrice du secrétariat des instances) n'ont pas souhaité s'entretenir avec le Montréal Campus. ☺





Le rectorat à travers le temps

ETIENNE MASSE

Dès cet été, l'UQAM aura à sa tête un nouveau recteur ou une nouvelle rectrice. La course pour désigner un successeur à Robert Proulx, lancée le 21 février dernier, va bon train. Le *Montréal Campus* a profité de l'occasion pour remonter le temps, fouiller ses archives et celles de l'Université, et broser le portrait des différents recteurs et rectrices qui se sont tour à tour succédés depuis 1969. Tour d'horizon.



Léo A. Dorais (1969 - 1974)

Recteur-fondateur de l'UQAM, Léo Dorais entre en poste en 1969. Il désire, avec la création de l'UQAM, démocratiser l'Université en la dotant d'une structure administrative plus souple et ainsi « donner l'accès à l'université à des gens qui n'y pensaient pas. [...] c'est l'université de la deuxième chance », a-t-il déclaré lors d'une entrevue à Radio-Canada à la veille de son départ de l'UQAM en 1974. Il voyait l'établissement d'enseignement comme « un souffle printanier sur le réseau universitaire ». Dans cette même entrevue, il a déclaré qu'un de ses plus grands défis fut de recruter un corps professoral pour cette université, notamment à cause de la concurrence entre les enseignants qui venaient de plusieurs institutions.



Maurice Brossard (1974 - 1977)

Scientifique de formation, détenteur d'un doctorat en biochimie de l'Université McGill, Maurice Brossard entre en poste en 1976 avec l'idée d'impliquer les enseignants et les étudiants dans le processus de création de l'Université, qui est encore très récente. Dans un article publié à l'occasion de son élection dans le défunt journal de l'UQAM *Le Tricycle*, on lisait que sa gestion

était guidée par son esprit critique et son souci d'objectivité. Un de ses défis était de renforcer l'idée que les universités multicampus permettent « d'établir l'unité dans la diversité ». Il soutenait dans l'article que l'UQAM trouve de grands avantages dans le réseau de l'Université du Québec. Avant d'être élu recteur, Maurice Brossard occupait le poste de doyen des études avancées depuis 1969.



Claude Pichette (1977 - 1986)

« J'ai accepté ce poste parce que je suis certain, avec d'autres dans cette université, qu'il y a moyen d'y créer un lieu auquel nous serons fiers d'appartenir. Puisse ma naïveté ne pas être trop grande », écrivait Claude Pichette lors de sa nomination au poste de recteur en 1977. Dans une lettre écrite le 26 janvier 1982, neuf membres de la direction recommandaient au président du réseau de l'Université du Québec le renouvellement du mandat de M. Pichette. Selon eux, ce dernier a permis « l'établissement d'une cohésion institutionnelle et des rapports harmonieux entre les différents composants de la communauté universitaire ». Parmi ses réalisations, notons la création de la Fondation de l'UQAM et la création de centres d'études universitaires satellites dans plusieurs régions du Québec.



Pierre Brossard (1986)

Il est nommé recteur par intérim en 1986 en réponse à la démission de Claude Pichette, qui a quitté son poste pour devenir PDG de l'entraide économique du Québec, défunt mouvement des caisses populaires. Avocat de formation, il a occupé plusieurs postes dans le domaine des finances avant de prendre les rênes de l'Université. Il a occupé le poste de secrétaire général de l'UQAM de 1980 à 1986 pour ensuite devenir le vice-recteur exécutif de 1986 à 1987.



Claude Corbo (1986 - 1996) et (2008-2013)

Claude Corbo est nommé recteur en 1986 après avoir occupé divers postes de gestionnaire à l'UQAM et avoir enseigné dès l'ouverture de l'Université. En entrevue avec le *Montréal Campus* en 1986, il reconnaît qu'il prend la barre d'une université en bonne santé financière. « Nous n'avons pas de déficit accumulé, mais nous manquons toujours de ressources. C'est là le problème fondamental de l'UQAM », nuance-t-il. Son début de mandat est marqué par plusieurs polémiques, comme l'adoption d'un code d'éthique pour les membres des comités de direction qui leur impose un « devoir de solidarité avec les décisions de la direction ».

Après avoir enseigné durant une douzaine d'années, il reprend le rectorat en 2008 pour régler les scandales financiers de l'Îlot voyageur et du Complexe des sciences. Tel qu'écrit en 2010 dans le *Montréal Campus*, le SPUQ* réclame sa démission pour avoir changé le statut des doyens, qui sont maintenant considérés comme des cadres, donc non syndiqués. Claude Corbo terminera toutefois son dernier mandat; il n'en sollicitera pas un de plus, l'homme estimant sa mission de redressement terminée. Au moment de faire le bilan de son retour au rectorat en 2013, M. Corbo mentionne avoir pris les dispositions nécessaires pour redresser la réputation de l'UQAM et convaincre le gouvernement d'aider à la réparation de la crise financière causée par l'Îlot voyageur et le Complexe des sciences. Il a d'ailleurs été remercié à ce sujet par une motion de la commission des études adoptée à majorité le 15 janvier 2013.



Gilbert Dionne (1996) et (2000 - 2001)

Gilbert Dionne a occupé à deux reprises le poste de recteur intérimaire : en 1996 et en

2001, à la suite de la démission de Paule Leduc. Lors de son entrée en poste en 2001, le déficit de l'UQAM atteint un niveau record. Quatre dossiers prioritaires lui sont confiés, soit la révision des programmes, la négociation des conventions collectives du SPUQ*, du SCCUQ**, et du SEUQAM***, ainsi que l'élaboration d'une solution pour renflouer les coffres de l'UQAM, notamment en discutant avec le ministre de l'Éducation de l'époque, François Legault.



Paule Leduc (1996-2000)

Paule Leduc devient en 1996 la première femme à être élue au poste de rectrice de l'UQAM. Dans une publication du journal en ligne *L'UQAM branché*, elle fait état de son désir de réviser en profondeur les programmes de formation, de repenser le rôle de l'enseignant, d'intensifier l'appropriation des technologies d'information, et de valoriser davantage la recherche. Avant de devenir rectrice, Mme Leduc était professeure au Département d'études littéraires de l'UQAM. Malgré sa détermination, elle ne parviendra pas à tenir le cap jusqu'au bout : la rectrice démissionne de son poste en 2000. Dans un communiqué publié le 25 janvier de la même année, elle justifie son départ par « le manque d'appui de la communauté universitaire », particulièrement du corps professoral. Dans un article du *Devoir* publié le 9 février 2000, on écrivait que du côté du SPUQ*, on se réjouissait de la démission de Mme Leduc, à qui on reprochait de ne pas avoir su faire reconnaître au gouvernement du Québec les importantes difficultés financières de l'UQAM.



Roch Denis (2001 - 2006)

Le mandat de Roch Denis a fait couler beaucoup d'encre entre 2001 et 2006. L'UQAM est alors en pleine crise politique et économique à la suite des révélations

des dépassements de coûts de 40 millions de dollars du Complexe des sciences et du cafouillage de l'Îlot voyageur. Le professeur au Département d'histoire de l'UQAM et coauteur d'un ouvrage sur la naissance de l'Université, Robert Comeau, explique l'échec de M. Denis par son manque de transparence et de rigueur. « Il ne saura pas s'entourer de conseillers compétents avec une conscience professionnelle, estime-t-il dans un échange de courriels avec le *Montréal Campus*. Mauvais choix de conseillers auxquels il fera trop confiance. »



Danielle Laberge (2006 - 2008)

Elle prend la place de Roch Denis, qui démissionne après le scandale de l'Îlot voyageur. Elle travaille de manière acharnée à un rétablissement des liens entre l'Université du Québec, le ministère de l'Éducation et le ministère des Finances afin d'éviter que le cafouillage financier de l'Îlot voyageur n'ait pas de trop grandes répercussions. Lors d'une séance extraordinaire du conseil d'administration de l'UQAM, le 6 septembre 2007, elle a indiqué que les difficultés auxquelles elle a dû faire face étaient plus importantes que ce qu'elle avait imaginé. Danielle Laberge ne sollicitera pas de mandat une fois son intérim terminé. « Le peu d'appui reçu de nos partenaires institutionnels, le refus apparent de saisir l'urgence de la situation sont des facteurs qui ont lourdement pesé dans ma décision », a-t-elle mentionné lors de cette même déclaration. ☹

* Syndicat des professeurs et professeures de l'UQAM

** Syndicat des chargées et chargés de cours de l'UQAM

*** Syndicat des employées et employés de l'UQAM

CRÉDITS PHOTOS EN PAGE 2

Esprit de clocher

LISEZ LA CHRONIQUE DE GUILLAUME LEPAGE SUR NOTRE SITE WEB.



DES ACTIVITÉS GRATUITES ET ÉDUCATIVES POUR BENOÎT



Vaillancourt
ÉTUDIANT À L'AFFÛT

TU ES ÉTUDIANT ET TU AS DES PROJETS? ON T'OFFRE UN ENDROIT INSPIRANT!

Desjardins 360^d – UQAM

Aime notre page Facebook pour être au courant des activités, concours et dîners-conférences!



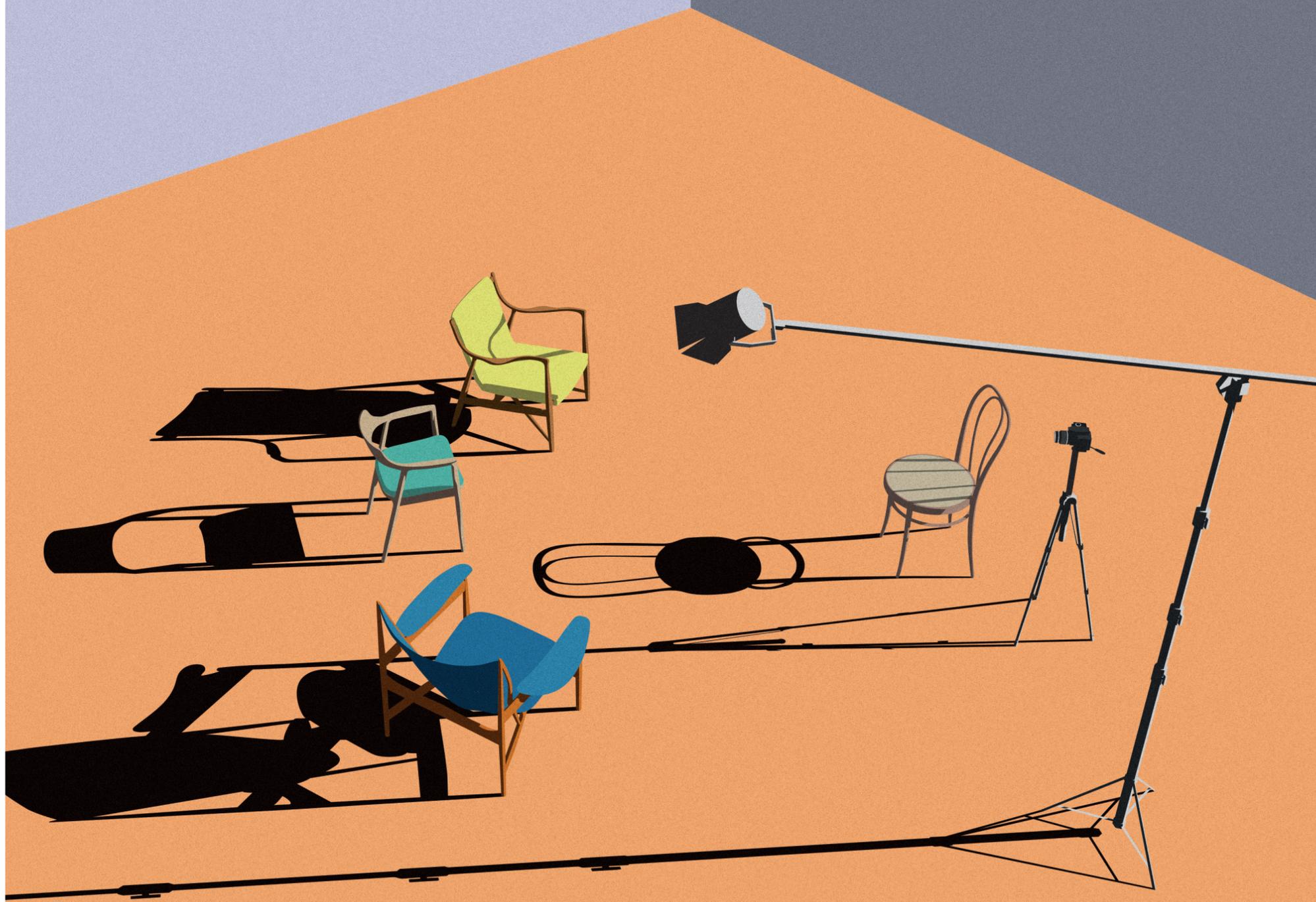
@Desjardins360d



Desjardins

360^d

MONTRÉAL
CAMPUS



CAHIER SPECIAL
PORTRAITS



MARTIN OUELLET MONTRÉAL CAMPUS

Marie Blais tient les rênes du SCCUQ depuis 2013.

Le coeur solidaire

Depuis quatre ans, Marie Blais confère au SCCUQ un nouveau souffle

FRANÇOIS CARABIN

Lorsque le *Montréal Campus* lui a proposé de broser son portrait, Marie Blais a semblé surprise. C'est que l'actuelle présidente du Syndicat des chargées et chargés de cours de l'UQAM (SCCUQ) souhaite faire son travail sans étincelles et dans l'intérêt de tous ceux qu'elle représente.

Après plus de deux ans de négociations avec l'administration uqamienne pour le renouvellement de sa convention collective, le SCCUQ a signé en début d'année une entente de principe, mettant ainsi fin au bras de fer avec l'Université. Mme Blais se dit « extrêmement fière » du travail accompli. « C'est le moment, dans la vie d'un syndicat, où on cherche à améliorer les conditions de travail de tous nos membres », observe-t-elle. C'est un événement totalement crucial. »

Sa bataille ne s'est toutefois pas livrée en solitaire, tient-elle à préciser. « Je ne suis pas toute seule! Il y a une équipe syndicale qui a fait des négociations, de la mobilisation et de la préparation de dossier », rappelle humblement la présidente.

Celle qui est anthropologue et urbaniste de formation est entrée en contact avec le travail syndical lors de la grève des chargés de cours de l'UQAM en 1987, aussi surnommée la « Grève des coeurs ». « Ça a été un moment de solidarité hyper important, se remémore-t-elle. Ça m'a donné le goût du syndicalisme et c'est comme ça que je suis tombée dans le milieu. »

Après un passage de plus de dix ans à la Fédération nationale des enseignantes et des enseignants

du Québec (FNÉEQ), où elle a occupé un poste de vice-présidente, Mme Blais a repris le collier comme chargée de cours à l'UQAM en 2013. Et c'est à la fin de cette année-là qu'elle a été élue comme présidente au SCCUQ.

Puisque le syndicat regroupe des membres de divers horizons, le travail de Mme Blais gravite principalement autour de sa capacité à rassembler les gens. « Lors des négociations, mon rôle consiste à s'assurer de défendre tous les membres », explique-t-elle. On a beaucoup de profils de chargés de cours, et ce sont tous ces profils-là que je dois protéger pour que tout le monde se retrouve dans la convention collective. »

C'est justement cette capacité à rallier les troupes qui fait de Marie Blais une présidente aussi compétente, juge Richard Bousquet, vice-président à l'information au SCCUQ. « Le syndicat a vécu des années difficiles à la fin des années 2010, où il y avait beaucoup de dissension au sein de l'équipe syndicale et des militants », raconte-t-il. On cherchait quelqu'un qui serait capable de faire consensus au sein des membres. C'est Marie Blais qui était la personne qu'on voulait. »

Pour Yvette Podkhlebnik, vice-présidente aux affaires universitaires du syndicat, c'est l'implication sociale de sa collègue, en plus de son leadership, qui la distingue du lot. « Marie aime beaucoup mobiliser et prendre le téléphone pour parler aux gens, observe-t-elle. Elle arrive à approcher les autres même s'ils n'ont pas les mêmes idées qu'elle. »

Le SCCUQ se tourne aujourd'hui vers la course au rectorat qui vient tout juste de démarrer à l'UQAM.

OBSERVATOIRE SUR LES ÉTATS-UNIS

Tomber en bas de sa Chaire

Retour sur une présidentielle américaine mouvementée

LÉA MARTIN

L'Observatoire sur les États-Unis de la Chaire Raoul-Dandurand de l'UQAM a été au centre de la tempête médiatique québécoise entourant l'ascension de Donald Trump vers la Maison-Blanche. Une élection et un début de présidence hors du commun, qui ont révélé l'efficacité et les limites de la théorie politique.

« Si Donald Trump gagne la présidence le 8 novembre prochain, je vais vous demander personnellement de revenir à votre émission le lendemain pour faire deux choses : La première, ça va être de présenter des excuses formelles à vous et à vos téléspectateurs. La deuxième, ça va être de m'engager à ne jamais intervenir à nouveau dans les médias sur les élections américaines. » Cette déclaration de l'expert en opinion publique et en communication politique Rafael Jacob avait fait bien réagir au lendemain de l'élection présidentielle.

« C'était une erreur personnelle, confie-t-il avec le sourire. Pour moi, la première leçon c'est de faire preuve de plus de nuances. En politique, les choses qui sont sûres à 100 % sont excessivement rares », renchérit-il, évoquant du même souffle le texte « autopsie », qui a été publié dans les pages *Idées* du journal *Le Devoir* au lendemain de la mémorable soirée électorale.

Mais pour lui, le dénouement de cette élection n'est tout de même pas si étonnant que ça. « En fait, je dirais que c'était la seule façon que cette campagne complètement cinglée pouvait se terminer, avec un résultat aussi spectaculaire, aussi surprenant », déclare-t-il.

« Ce que la Chaire Raoul-Dandurand offre à ses chercheurs, c'est extrêmement rare; c'est extrêmement précieux », déclare le

chercheur associé. « Ce qu'elle donne aux étudiants qui font de la recherche comme rayonnement, notamment dans l'espace public incluant des interventions médiatiques. Il y a très peu d'organismes académiques ou de chaires qui offrent ça. »

Même si l'Observatoire sur les États-Unis a beaucoup fait parler de lui cette année dans les médias, la Chaire Raoul-Dandurand s'intéresse à plusieurs enjeux internationaux. « On s'intéresse aussi à la région du Moyen-Orient, à la prévention des conflits à l'échelle internationale, surtout en Afrique de l'Ouest, et à la géopolitique mondiale, tout particulièrement à la question de murs et des frontières en relation internationale », explique le titulaire de la Chaire et directeur de l'Observatoire sur les États-Unis, Frédérick Gagnon.

Il y a donc trois autres unités de recherche qui cohabitent avec la Chaire aux côtés de l'Observatoire sur les États-Unis: l'Observatoire de géopolitique, l'Observatoire sur le Moyen-Orient et l'Afrique du Nord ainsi que le Centre FrancoPaix en résolution des conflits et missions de paix.

« Ces observatoires sont dirigés par des professeurs et on est une équipe d'environ 25 personnes sur place. On a un réseau de chercheurs avoisinant les 100 personnes à peu près », indique M. Gagnon.

Théories ébranlées

Aux yeux de Rafael Jacob, il ne fait aucun doute que les États-Unis et le reste du monde ont vécu une campagne et une élection présidentielles hors du commun. « Ce qui a fait en sorte que j'ai fait beaucoup d'interventions dans les médias, c'est qu'on a eu une campagne sans précédent », explique-t-il. Les médias en ont beaucoup parlé partout dans le monde et je ne sais pas si on va revoir de notre

vivant une campagne comme celle de 2016. »

Le chercheur tient à souligner le travail acharné de son équipe, qui a aussi fait rayonner la Chaire lors d'interventions médiatiques. « Ce qui aide beaucoup, c'est qu'on a une équipe qui est bien rodée, qui travaille en équipe, qui se relaie et qui est pertinente », indique-t-il.

« Sur le plan théorique, on constate que l'élection de Trump remet en question plusieurs de nos théories, plusieurs idées reçues qu'on pouvait avoir sur le système électoral américain », observe pour sa part Frédérick Gagnon.

Il donne comme exemple les gains que l'ex-magnat de l'immobilier a faits dans la région du Midwest américain — ce qu'on appelle aujourd'hui la Rust Belt, autrefois le coeur de l'industrie lourde américaine — une région traditionnellement conquise par les démocrates. Une élection très serrée, où les sondages laissaient présager une victoire de la candidate démocrate, Hillary Clinton, mais où le discours de Donald Trump a fini par conquérir plusieurs électeurs.

Maintenant que Donald Trump est aux commandes de la Maison-Blanche, l'engouement qui entoure ce président atypique est loin de se tarir dans les médias. Comme l'explique Frédérick Gagnon, au Canada, il y a beaucoup d'incertitudes entourant les relations avec le pays de l'Oncle Sam. Les négociations à venir sur l'Accord de libre-échange nord-américain (ALENA) en sont un exemple.

« Les médias sont beaucoup plus mobilisés qu'avant, parce que Trump interpelle un peu tout le monde avec ses idées un peu particulières, remarque M. Gagnon. Les gens veulent comprendre, alors ils font appel à nous. On essaie du mieux qu'on peut d'expliquer ce qu'il se passe, mais il y a aussi beaucoup de nouveauté pour nous. »

Le processus de désignation d'un successeur à Robert Proulx sera scruté de près par les chargés de cours de l'Université, assure Mme Blais. « On espère que la nouvelle direction va rétablir des ponts avec la communauté », dit-elle.

C'est que, selon elle, la gestion effectuée par la direction de l'UQAM dans les dernières années, et en particulier depuis 2015, laisse fortement à désirer. « Je n'ai jamais vu un aussi gros problème

de transparence de la part de la direction, s'indigne-t-elle, sans mâcher ses mots. On espère que l'enseignement et la recherche vont redevenir une priorité à l'UQAM. »

Lors de la dernière allocution du recteur, à l'automne dernier, elle avait critiqué les décisions de la direction de l'UQAM pendant de longues minutes. Elle se veut ainsi la porte-parole d'un des groupes les plus importants de l'université.

« Le syndicat est sur de bons

rails », déclare Mme Podkhlebnik. Avant qu'on arrive avec une nouvelle équipe, nos salles étaient vides. Par contre, 170 personnes ont voté la grève à la fin de l'année. »

À la fin de son présent mandat, si elle décide de se présenter à nouveau à la présidence, il ne fait presque aucun doute que Mme Blais sera réélue, selon M. Bousquet. « Marie fait un excellent travail et je pense que c'est reconnu par l'ensemble des membres. »



ENSEIGNEMENT

Du Nitaskinan à l'UQAM

Rencontre avec les deux cofondateurs de la concentration en études autochtones

JEAN-PHILIPPE GUILBAULT

Tous les deux ont travaillé dans les mêmes années — sans se croiser — avec la nation atikamekw avant de devenir professeurs à l'UQAM, puis de collaborer à la mise sur pied de la nouvelle concentration en études autochtones. Portraits croisés de Nicolas Houde et de Laurent Jérôme entre deux voyages à Manawan.

En 2001, Laurent Jérôme — alors en deuxième année d'études à la maîtrise en anthropologie à l'Université de Metz, dans l'est de la France — posait le pied pour la première fois à Wemotaci, communauté atikamekw en Mauricie. « *Moi je ne connaissais absolument rien sur les questions autochtones, si ce n'est ce que j'avais pu en lire pendant l'année de scolarité dans les livres d'histoire et d'anthropologie* », raconte-t-il.

« *On avait construit une tente juste pour moi. Je ne sais pas si c'était un honneur ou alors si c'était : "il est tellement tannant qu'on va le laisser là ! On va le mettre dans sa tente, il est l'anthropologue donc il ne nous posera pas trop de questions"* », s'esclaffe-t-il.

Laurent Jérôme est retourné en territoire atikamekw en 2003 dans le cadre de son doctorat en anthropologie à l'Université Laval. « *C'était au mois d'avril et il y avait encore de la neige, se souvient-il. Sauf que j'ai fait une erreur fondamentale : j'ai mis des morceaux de styromousse entre la structure en bois et la toile de plastique [de la tente]. Il a neigé et après j'ai allumé mon poêle [...] et toute la neige a fondu à l'intérieur !* » Une femme atikamekw l'a donc accueilli chez



JEAN-PHILIPPE GUILBAULT MONTREAL CAMPUS

Le professeur de science politique Nicolas Houde

elle, par pitié, selon lui.

Le Français d'origine ignorait alors que son futur collègue, Nicolas Houde, avait été embauché en 2001 par le Conseil de la nation atikamekw comme cartographe, puis comme consultant en politique environnementale. « *Ça m'a tout donné* », résume M. Houde. Son emploi avec le Conseil a pallié son propre parcours scolaire, qui avait très peu touché les questions autochtones.

Nicolas Houde, qui a obtenu son doctorat en géographie à l'Université McGill, a fait son entrée onze ans plus tard, en pleine grève étudiante, comme professeur de sciences politiques à l'UQAM. Encore une fois, au même moment que Laurent Jérôme. « *On est rentrés à peu près en même temps. On se connaissait, mais on ne travaillait pas ensemble*, raconte M. Houde, dans son bureau encombré du pavillon Hubert-Aquin. *On s'est rendu compte qu'il y avait beaucoup d'assez*

jeunes profs qui étaient à l'UQAM et qui travaillaient sur les questions autochtones. » Ainsi est née l'idée de bâtir une concentration en études autochtones que pilotent les deux professeurs.

Voyager pour s'apprécier

Dans le pavillon voisin, Laurent Jérôme sourit lorsqu'on lui demande comment va sa collaboration avec Nicolas Houde. « *D'abord, je veux savoir ce qu'il dit de moi* », demande-t-il, espiègle, avant d'éclater de rire. « *Il a deux qualités qui sont extraordinaires et ce sont la modestie et la discrétion*, reprend-il plus sérieusement. *Il apporte son point de vue de géographe-politologue et c'est vraiment complémentaire* [à mon expertise d'anthropologue]. »

Complémentarité que soulève aussi Nicolas Houde. « *On travaille dans les mêmes communautés [...], on travaille avec le même monde, mais pas sur les mêmes sujets* »,



CATHERINE LEGAULT MONTREAL CAMPUS

Le professeur de sciences des religions Laurent Jérôme

explique-t-il. « *Donc oui, je pense que ça se complète.* »

Le géographe souligne aussi que leurs quelques voyages pour préparer le prochain cours de la concentration, qui se déroulera cet été en territoire atikamekw, auront contribué à leur chimie. « *En préparant le cours-terrain, on est allé à Manawan ensemble*, raconte M. Houde. *Les voyages c'est sûr que ça aide à ce qu'on se connaisse mieux et que l'on travaille mieux ensemble.* »

Dans le cas de Laurent Jérôme, la création de la nouvelle concentration n'a pas été le premier projet touchant les autochtones à l'UQAM auquel il participait. Fouillant méticuleusement dans les archives informatiques du Cercle des Premières nations de l'UQAM, son coordonnateur, Gustavo Zamora Jiménez, arrête son curseur sur l'année 2011. « *C'était quand il travaillait au Musée de la civilisation à Québec* », se souvient-il en présentant une affiche d'un colloque

organisé sur le sujet des autochtones en milieu urbain. M. Zamora Jiménez n'a rien de négatif à dire de sa collaboration avec Laurent Jérôme, qui s'est renouvelée ensuite pendant près de quatre ans et qui a mené à la production d'un rapport sur la situation des étudiants autochtones à l'UQAM; rapport qui a été dévoilé la semaine dernière.

Autrement, la nouvelle concentration se métamorphosera prochainement après que ses deux fondateurs eurent rencontré quelques difficultés.

L'anthropologue souligne également la grande collaboration des autres professeurs de différents départements, dont en histoire de l'art et en linguistique. Comme quoi en plus de bien s'entendre à deux, Nicolas Houde et Laurent Jérôme semblent fédérer tous ceux qui, comme l'explique ce dernier, souhaitent « *se familiariser avec la diversité et l'unité des réalités des Premières nations* ». 🗨️

LOLÈ
 UQAM | Centre sportif

Très soucieuse de la valeur des gens et des produits, la marque Lolè propose des collections de vêtements innovantes, féminines et fonctionnelles destinées aux femmes urbaines.

Inspirez. Expirez. Étudiez.
 Lolè, partenaire de vos pauses bien-être.

SUIVEZ-NOUS ! LOLEWOMEN.COM @lolewomen

3
 POSTURES DE YOGA POUR UN MEILLEUR SOMMEIL

1 POSTURE DE L'ENFANT
 Étirement des muscles du dos et soulagement des tensions dans la nuque.

2 JANU SIRSASANA
 Calme le système nerveux et soulage l'anxiété.

3 TORSION AU SOL
 Massage des organes internes et détoxification.



SOCIÉTÉ

ENSEIGNEMENT

Former la relève, un octet à la fois

Depuis plusieurs années, Jean-Hugues Roy souhaite amener le journalisme hors des sentiers battus

LAURENT LAVOIE

Professeur à l'École des médias et directeur du programme de journalisme de l'UQAM, Jean-Hugues Roy se veut à la fois réaliste et optimiste quant à l'avenir de sa profession, notamment depuis l'émergence du journalisme par les outils informatiques.

« Je suis dans ceux qu'on peut ranger comme étant dans [la catégorie des] nerds », reconnaît celui qui vient de compléter une analyse du nombre de pages de tous les mémoires et de toutes les thèses des universités québécoises à l'aide d'outils informatiques. Il a récolté plus de 55 000 documents pour faire sa recherche.

Une grande partie de l'information se retrouve aujourd'hui « dans des bases de données et sur des supports numériques ». « Il faut être outillé, équipé, pour naviguer dans ces terrains numériques. Pour moi, les newsgatters de demain, ce seront ceux qui vont être capables de trouver l'info numérique là où elle se trouve », affirme l'ex-journaliste à

Radio-Canada. Il a toutefois cette « impression que les emplois en journalisme vont continuer à se faire rares », mentionnant qu'à l'obtention de son diplôme, un seul autre finissant sur 19 a réussi à se tailler une place dans le domaine.

Une fois son baccalauréat en géographie complété, Jean-Hugues Roy entame un voyage de six mois en Amérique centrale. La région est alors secouée par des guerres civiles, ce qui n'empêche pas le futur journaliste d'avoir la piqure pour le quatrième pouvoir. Il prend la décision de poursuivre son éducation en complétant un diplôme d'études supérieures spécialisées (DESS) en journalisme à l'Université Concordia en 1988. Agé de seulement 21 ans, il fait parallèlement ses premiers pas dans le monde médiatique au journal *Voir*.

En 2011, alors que l'École des médias de l'UQAM recherche activement un professeur spécialisé en multiplateforme, Jean-Hugues Roy saute sur l'occasion, une décision qui aura un impact immédiat sur le programme de journalisme. Il décide d'offrir des connaissances

technologiques plus approfondies aux étudiants. « On va apprendre Excel, on va en apprendre sur le HTML. On va apprendre les fonctions qui peuvent être utiles pour faire de l'analyse de données, retrouver des histoires dans les données », s'est-il réjoui à son arrivée en poste.

À l'époque, un seul cours introduisait les nouvelles technologies aux étudiants. M. Roy a intégré un atelier de journalisme sur internet au programme en plus d'un cours optionnel. Les étudiants apprennent les rudiments de la programmation informatique et de la visualisation de données. L'expérience se veut ardue pour plusieurs. « C'est rock 'n' roll, admet-il. Je le dis aux étudiants au début: je vais vous amener ailleurs. Il y en a qui ont abandonné. Certains n'ont pas l'impression de comprendre. »

Déchiffrer l'avenir

Naël Shiab, journaliste de données pour le magazine *L'actualité*, faisait partie du programme de journalisme à l'UQAM de 2008

à 2011. Il croit, lui aussi, qu'une adaptation est inévitable. « Pour pouvoir faire notre travail de journaliste, qui est d'aider les gens à comprendre le monde dans lequel on vit, il faut qu'on exploite toutes ces données, qui sont en fait des indices de ce qui se passe dans la vie de tout le monde », soutient-il. À cet effet, il considère Jean-Hugues Roy comme un « mentor » depuis le début de sa carrière, puisque « c'est lui la référence comme professeur dans ce domaine. Au Québec, il y a juste Jean-Hugues ». Par ailleurs, M. Roy a publié, pour compléter sa maîtrise en septembre 2016, son mémoire *Le journalisme informatique au Québec: Expansion du journalisme ou nouveau territoire professionnel ?*. « Il n'y avait que lui qui pouvait explorer cette question-là », remarque M. Shiab.

« L'hybridation » de l'informatique, c'est-à-dire sa polyvalence, pourrait contribuer à l'avenir d'une profession journalistique qui cherche à se réinventer depuis quelques années. « Il va toujours continuer de se faire du journalisme écrit, de la presse imprimée. Ce n'est



CATHERINE LEGAULT MONTRÉAL CAMPUS

Jean-Hugues Roy

pas mort, s'exclame Jean-Hugues Roy, optimiste. *La radio, ça se déploie sur le Web avec les podcasts. La télé, le journalisme vidéo, ça continue.* » Chose certaine, le professeur est de ceux qui croient que l'informatique sera nécessairement complémentaire à l'avenir du quatrième pouvoir. ☺

Entrer en dialogue avec l'éducation

Le professeur Norman Cornett aborde l'enseignement supérieur d'une façon atypique

CAMILLE P. PARENT

Tout dialogue serait bon à avoir, peu importe le sujet. Voilà l'idée maîtresse de l'approche pédagogique de Norman Cornett, qui lui aurait toutefois coûté son poste à l'Université McGill en 2007. Portrait d'un ex-professeur controversé, à l'heure où les débats sur la liberté d'expression dans les universités s'intensifient.

Norman Cornett est un expert des sciences des religions. Il est diplômé de l'Université Berkeley en Californie, où il s'est intéressé aux rapports entre la religion, les arts et la politique. Texan franco-philie, il s'est installé au Québec pour faire sa thèse de doctorat et a ensuite enseigné à McGill une quinzaine d'années avant d'être congédié en 2007.

L'Université McGill s'était alors abstenue d'expliquer publiquement les motifs derrière le congédiement du professeur. Elle n'a pas offert plus de précisions à ce jour. Dans une lettre ouverte publiée dans *Le*

Devoir, le vice-principal à la direction de l'Université, Anthony Masi, avait démenti que des questions sensibles sur le Moyen-Orient abordées dans les cours de M. Cornett étaient en cause.

« Quand on touche ces questions-là, le défi est de taille, parce qu'il y a beaucoup de perspectives à couvrir, comment le professeur Cornett. Mais, j'avais pris la décision: malgré tout, j'en parle, j'y vais », se rappelle-t-il.

La réaction de l'Université n'était toutefois pas si surprenante, selon le professeur qui croit que les grands donateurs de McGill imposent un certain conformisme au sein de l'Université. « On veut bien croire qu'il n'y a pas d'indications quelconques pour la quête du savoir, la recherche, voire la vérité. Mais, quand quelqu'un investit des millions dans une université, dans quelle mesure le savoir reste-t-il neutre ? », souligne Norman Cornett.

Lors d'un cours au doctorat, alors qu'il était le seul étudiant présent dans la classe, Norman Cornett a observé que le professeur

ne s'adressait à personne. « Je me suis dit: Si un professeur peut donner son cours en faisant une abstraction complète de ses étudiants, il faut repenser l'enseignement », affirme-t-il.

Commence alors son virage pédagogique. « Comment faire mieux, comment aller à la prochaine étape, que [l'éducation] devienne vivante, réelle, pratique et qu'elle nous colle dans les tripes jusqu'à la fin de nos jours? » cogite le coloré professeur.

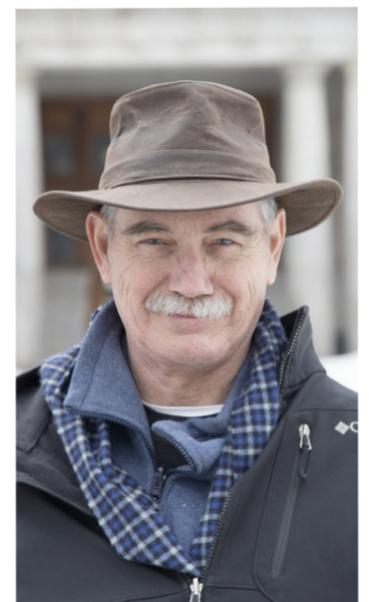
Norman Cornett a alors développé sa démarche bien à lui: l'approche dialogique. Celle-ci consiste en l'ouverture d'un dialogue entre toutes entités dans la classe. « Pour moi, il est très important d'humaniser l'éducation, de l'individualiser et je dirais même de la personnaliser », fait-il valoir. Cette nouvelle méthode pédagogique est basée sur les questionnements et les débats d'idées, notamment entre les étudiants et les conférenciers qui défilaient dans ses cours. « Il n'y a qu'une seule mauvaise question: celle qu'on ne pose pas », résumait simplement le professeur sur les ondes de Radio-Canada à

Toronto, en septembre 2016.

Eric Touchburn a suivi un cours avec Norman Cornett à McGill en 2001. C'était la première fois qu'il vivait une telle expérience pédagogique. L'ancien étudiant a lui-même connu de nombreuses frustrations avec le système universitaire, qu'il jugeait trop rigide. Cette méthode l'a même poussé à décrocher pendant quatre ans. « Je considère que notre système d'éducation est trop unilatéral, sans émotion ou intelligence émotionnelle, sans conscience. Ces éléments ont été divorcés du curriculum standard », déplore l'étudiant.

Eric Touchburn en convient toutefois que ce n'est pas une méthode qui peut être utilisée par tout le monde. « C'est un dialogue ouvert sans réponse absolue où l'enseignement ne repose sur aucune bonne ou mauvaise réponse », dit-il.

Le professeur Cornett poursuit aujourd'hui sa carrière à titre de conférencier dans diverses institutions universitaires, tant locales qu'internationales. Il profite aussi de ses temps libres pour proposer



JASMINE LEGENDRE MONTRÉAL CAMPUS

Norman Cornett

ses services d'expert à des médias, dont le *Montréal Campus*. « À mon âge, je suis très conscient de l'héritage qu'on laisse, insiste Norman Cornett. J'ai besoin de parler avec les jeunes, j'ai besoin d'un dialogue qui va au-delà de ma génération. L'avenir vous appartient. » ☺



SOCIÉTÉ

BASKETBALL

Aux portes du Temple

Après cinquante ans sur le court, la première entraîneuse-chef des Citadins rejoindra les plus grands

MORAG BÉLISLE

Olga Hrycak, ancienne entraîneuse des Citadins et première femme à avoir entraîné une équipe masculine de basketball universitaire en Amérique du Nord, sera bientôt intronisée au Temple de la renommée du basketball canadien après un long parcours professionnel.

Issue d'une famille ukrainienne, Olga Hrycak n'a que quinze ans lorsqu'elle se découvre un intérêt marqué pour le basketball. Guidée par sa professeure, la jeune femme développe une passion qui la conduira tout au long de sa vie sur une trajectoire parsemée d'exploits et de médailles. Des décennies plus tard, elle est devenue une figure de proue du basketball québécois.

Après l'obtention d'un diplôme en éducation physique de l'Université de Montréal, Mme Hrycak amorce sa carrière dans une école secondaire privée, vers la fin des années 1960. « C'était une petite école catholique d'environ deux cents élèves et il y avait uniquement des filles. Puis, l'établissement est devenu mixte. C'est là que j'ai commencé à coacher des gars », raconte l'entraîneuse, qui s'est rapidement bâti une réputation enviable.

L'entraîneuse a passé huit ans au Collège Champlain à Saint-Lambert. Seulement deux ans après son arrivée en poste, son équipe remporte son premier championnat. Elle entame peu après une longue carrière de quinze ans avec les Blues du Collège Dawson. « Je ne me souviens même plus combien de fois on a gagné. On a déjà remporté quatre championnats de suite », se remémore l'entraîneuse.

Ses débuts avec les Citadins

Le parcours de Mme Hrycak ne se limite pas aux équipes collégiales et universitaires. De 1985 à 1988, elle occupe le poste d'entraîneuse adjointe de l'équipe masculine olympique du Canada. À cette époque, elle a aussi fait partie du conseil d'administration de la Fédération de basketball du Québec. C'est là que Daniel Méthot, maintenant coordonnateur du sport d'excellence à l'UQAM, fait sa rencontre. « Elle a intégré le milieu francophone de façon remarquable. Elle a toujours coaché en français, même si ce n'est pas

sa première langue », affirme-t-il avec admiration.

Recommandée par Daniel Méthot, Mme Hrycak devient entraîneuse-chef pour les Citadins de l'UQAM en 2003. « À l'époque, il n'y avait pas beaucoup de sports et le gymnase n'était pas très bien aménagé. Les bureaux du personnel relié aux sports étaient dans une grande salle commune », se rappelle-t-elle.

Daniel Méthot estime qu'il n'aurait pas pu mieux choisir la personne responsable du lancement du programme des Citadins. « L'idée, c'était d'avoir une personne qualifiée. Elle avait une feuille de route exceptionnelle et avait gagné plusieurs championnats au niveau collégial », explique-t-il. Son ancien collègue la décrit comme une femme généreuse et audacieuse. « Olga, c'est une femme de cœur. [Elle est] du genre à apporter un sac à lunch avant les pratiques, au cas où un des gars n'aurait pas assez mangé. »

Thierry Paul, ancien vice-président de la Fédération de basketball du Québec, a été capitaine sous la houlette de Mme Hrycak dès les premières années des Citadins, en 2003. « Elle était persévérante et très exigeante. Olga avait à cœur le développement de ses joueurs et les programmes dans lesquels elle a été impliquée », se rappelle-t-il.

Après le passage de l'entraîneuse avec les Citadins, l'organisation des programmes sportifs était plus structurée. « Grâce à son support, l'équipe de basketball est devenue une équipe qui remportait des championnats », ajoute Thierry Paul, nostalgique. L'équipe a remporté le Championnat universitaire québécois en 2006, puis de nouveau

« [Elle est] du genre à apporter un sac à lunch avant les pratiques, au cas où un des gars n'aurait pas assez mangé »

Daniel Méthot, coordonnateur du sport d'excellence à l'UQAM

en 2010. Olga Hrycak considérait ses joueurs comme ses enfants, ce qui a profondément marqué Daniel Méthot. « C'est une femme qui est mariée au basket. Pour elle [c'est] important qu'il y ait un esprit de famille solide », lance-t-il.

Aujourd'hui, après cinquante ans à titre d'entraîneuse, sa passion pour le basketball est loin d'être tarie. « Je n'ai jamais lâché! Je me présente même encore à tous les matchs des Citadins », affirme-t-elle fièrement. Coach Hrycak a rangé son sifflet en fin d'année 2015.

Une retraite engagée

Énergique de nature, ce n'est pas la retraite qui l'arrêtera. À 70 ans, elle prévoit développer un projet pilote, avec l'aide d'un collègue, qui aiderait des entraîneuses à bonifier leurs stratégies d'enseignement. « Elles vont pratiquer leurs tactiques dans un gymnase. Il y aura aussi des sessions d'études en nutrition, en psychologie du sport et en planification. Ça devrait commencer l'été prochain », se réjouit-elle, assurée que ces femmes seront bien outillées pour élaborer des programmes de basketball.

Très respectée dans le milieu, Olga Hrycak a donné des centaines de formations et a influencé des milliers d'athlètes au cours de sa carrière, selon Daniel Méthot. « Le souvenir que j'ai d'Olga, c'est qu'elle donnait beaucoup plus que ce qui était attendu de son poste. C'est une femme qui a fait tomber beaucoup de barrières et qui avait automatiquement le respect de ses collègues », conclut-il.

Au cours de sa prolifique carrière, Olga Hrycak a reçu plusieurs honneurs individuels. Entre autres, l'entraîneuse a été récipiendaire du prix Hélène Tanguay, remis par l'Association canadienne des entraîneurs et a été nommée entraîneuse de l'année par le Réseau du sport étudiant du Québec.

Son intronisation au Temple de la renommée du basketball canadien, le 18 mai 2017 à Toronto, est, pour l'entraîneuse, la plus belle des reconnaissances. Il ne lui reste plus qu'à préparer son discours de remerciement. « Je ne sais pas ce que je vais dire là-bas, aucune idée! », s'exclame-t-elle en riant. Un rire qui en dit long sur son détachement des honneurs.



CATHERINE LEGAULT MONTRÉAL CAMPUS

Olga Hrycak sera intronisée au Temple de la renommée du basketball canadien le 18 mai prochain, lors d'une cérémonie à Toronto.



Depuis plus de 30 ans

Toute la technologie à votre service
Tous les services au même endroit

CHD
CENTRE DENTAIRE
DE
HAUTE TECHNOLOGIE
DU QUÉBEC

Dre Joëlle Marcil
Chirurgien Dentiste

Dr Gabriel C. Lorgovan
Chirurgien Dentiste

URGENCE 514.524.6848

1823, rue Sherbrooke Est, Montréal (Québec)
www.CentreDentaireDeHauteTechnologie.com

Orthodontie invisible - Invisalign

Membres de l'A.S.E.Q.

↳ Métro Papineau

↳ 45 coin Sherbrooke
Ligne verte

↳ Métro Sherbrooke

↳ 24 est coin Papineau
Ligne orange



CULTURE

ARTS VISUELS

La forme avant le fond

Le duo Pénélope et Chloë propose un retour à l'essentiel

NAOMIE GELPER

Diplômées du baccalauréat en arts visuels et médiatiques de l'UQAM en 2015, Pénélope Bourgeois et Chloë Baril-Chassé touchent à tout: sculptures, installations, costumes et décors. Les artistes créent principalement en recueillant divers objets et textures de leur quotidien.

Le tandem d'artistes visuelles, nommé simplement Pénélope et Chloë, met en scène des objets courants en faisant abstraction de leur fonction première. Le duo se distingue par son travail pictural dans l'espace où les formes et les couleurs de ces derniers sont exposées de manière ludique et spontanée.

C'est exactement la démarche qu'elles ont suivie pour leur *Série du jour*, publiée sur leur compte Instagram presque quotidiennement. Dans une de ces publications parues durant le mois de mars, elles présentaient, par exemple, une simple main enduite de glaçage bleu cachant un bout de carotte sur un fond de couleur ciel. Fondamentalement, les artistes veulent montrer quelque chose d'encore plus simple à travers ces installations: les couleurs et les formes diverses, qui, selon elles, sont à la base de l'art.

Une pratique intuitive

Rencontrées dans l'appartement de Pénélope Bourgeois, Chloë Baril-Chassé explique, un verre de vin à la main, que chaque création naît d'une intuition. Il suffit de prendre les objets, de les installer sur un fond et d'observer le résultat physique. Les teintes et les figures s'associent et constituent la base



INSTAGRAM PÉNÉLOPE ET CHLOË

La « Série du jour » du collectif Pénélope et Chloë réunit des objets communs selon leurs aspect esthétique, sans égard à leur utilité.

de leur univers. « *Si on utilise un gant, ce n'est pas le gant en tant qu'objet, mais plutôt sa forme, sa couleur et comment il "répond" au fond* », explique Pénélope.

Selon Mathieu Deschênes, membre des Mêmes-Cacaïstes, un collectif d'arts visuels à l'origine de la galerie où Pénélope et Chloë exposent présentement, le duo possède « *un désir de créer de belles images, une sensibilité à celles-ci et aux formes* » qu'il affirme avoir rarement vu. L'artiste poursuit en soulignant que leur composition est d'abord esthétique avant d'être philosophique. Il qualifie cela d'art « *rétinien* » plutôt que d'art « *cérébral* ».

Même si Pénélope et Chloë caractérisent leur art de jeu, le collectif formé il y a trois ans lors d'un cours d'été a tout de même un message à livrer: il faut prendre conscience de la poésie abstraite des formes qui nous entourent au quotidien, parce qu'elles sont à la base de tout. Selon Pénélope Bourgeois, « *les formes ont une sensibilité importante* ».

Le groupe Pénélope et Chloë refuse de se confiner dans le

domaine des arts visuels et associe ses oeuvres à d'autres disciplines. Selon un ami et ancien collègue d'université, Maxence Gras, le duo parvient à relever le défi. « *Elles arrivent à arrimer des milieux différents: les arts visuels et la musique, ainsi que les arts visuels et la culture populaire.* »

En plus d'exposer à l'espace des Mêmes, une galerie éphémère du boulevard Saint-Laurent, le collectif s'occupe de créer les décors de nombreux spectacles de musique avec la maison de disques Chivi Chivi, ainsi que pour le festival de musique Santa Teresa, à Sainte-Thérèse. Selon Benoît Parent, responsable au studio de production musicale chez Chivi Chivi, Pénélope Bourgeois et Chloë Baril-Chassé ont une approche particulière et savent créer l'atmosphère parfaite. « *Elles trouvent la façon de rendre les décors intéressants et de faire en sorte que tout colle bien avec le show et le type de soirée* », indique-t-il.

Les deux partenaires ont également pu collaborer avec la chanteuse Klô Pelgag en confectionnant des décors et des costumes pour ses photos promotionnelles. Selon la musicienne, le collectif a beaucoup de potentiel. « *Elles sont capables d'imaginer quelque chose de complexe qui soit réalisé simplement. Il faut être hyper créatif pour arriver à faire quelque chose d'efficace avec peu de moyens et c'est primordial d'arriver à le faire dans ce métier* », pense-t-elle.

Éviter la suranalyse

Le duo affirme que son art se situe loin de l'approche d'enseignement à l'UQAM, qui impose aux étudiants de toujours expliquer les motifs de leurs créations.

En coulisses

CHRONIQUE

Portraiturer: l'art de la connivence

SARAH DAOUST-BRAUN

Des tableaux de la Renaissance flamande aux articles journalistiques d'aujourd'hui, saisir et témoigner l'essence de l'autre, peu importe le médium, est un besoin constant et vital. Réaliser le portrait d'une personne est un art à part entière qui demande clairvoyance et sagacité. C'est un talent difficile à posséder.

Le mot « portrait » vient de l'ancien français « portraire » qui signifie « dessiner ». Il fait partie de la même famille étymologique que le verbe « traire », qui provient du latin *trahere* qui fait référence aux actions « tirer » et « traîner ». Pardonnez le lien douteux, mais un portrait, c'est un peu comme traire le lait d'une vache: on cherche à tirer et mettre au grand jour ce qui se trouve au plus profond d'un individu.

Hélas, pour y parvenir, ça prend de l'adresse ! Une habileté qui se développe avec l'expérience, mais au-delà de cela, il faut faire preuve d'intuition et de finesse d'esprit, préalablement acquises. Un cadeau qui n'est offert qu'à une poignée de personnes. Parce que le portrait, c'est avant tout un échange, une conversation — aux sens propre et figuré — entre deux humains. Le premier souhaite s'épancher, le deuxième recueillir la sève. C'est une entente tacite entre l'intervieweur et l'interviewé.

Celui qui permettra d'en faire un moment réussi demeure le journaliste. C'est sa responsabilité. Au préalable, il doit se questionner, enquêter sur la personne qu'il rencontrera et voir au travers des lignes : que peut-il raconter qui n'a jamais été dit ? Il doit capturer cet instant magique qui fera de la tirade de son interlocuteur une histoire passionnante plutôt que le résumé d'un CV.

« *Pour elles, l'idée ne prévaut pas sur le geste* », explique Maxence Gras, assis aux côtés de ses amies. C'est-à-dire que le groupe Pénélope et Chloë réfléchit à la signification d'une oeuvre seulement après l'avoir créée. « *Même si la réflexion ne vient pas, elle est dans l'action* », soutient Xavier Ford-Légrand, un autre membre des Mêmes-Cacaïstes ayant collaboré avec les filles.

La collaboration organique des

C'est d'ailleurs là où le bât blesse: peut-être est-ce une question de préférences, mais beaucoup de portraits n'esquissent que le *moi* d'une artiste, d'un sportif, d'une entrepreneure. Il faut creuser jusqu'aux réminiscences de l'inconscient pour au final offrir un texte qui tient compte des sentiments, des émotions, des perceptions d'un individu si singulier puisqu'il mérite qu'on s'y attarde. Ça prend de l'écoute et de la patience. Bien entendu, tout est une question d'interprétation, qui naîtra sous la plume du portraitiste, comme les prolifiques Jean-Benoît Nadeau et Julie Barlow.

Mettre en forme le tête-à-tête

Après avoir fait ses recherches, préparé ses questions et rencontré l'intervenant et les membres de son entourage, l'heure est à la rédaction. Les idées doivent s'organiser et une ligne directrice doit émerger: pourquoi cette personne est-elle intéressante actuellement ? Le défi est de produire un judicieux mélange de contexte biographique, d'éléments d'ambiance, d'analyse et de compte-rendu des pensées de l'interviewé. Le tout doit s'imbriquer à merveille et faire en sorte que le lecteur soit attentif du début à la fin. Le portrait, c'est la même chose qu'un bon roman: on doit nous raconter une histoire qui nous captivera. Tout simplement. (Même si cela s'avère en réalité être une tâche très complexe.)

Une bonne histoire doit être véridique et conforme à la personnalité, à la psychologie et au parcours du sujet. D'où l'importance de la rencontre. Quoique certains sont capables de saisir l'essence d'une personne sans même l'avoir rencontrée. Comme la journaliste américaine Janet Flanner, qui a écrit pour le *New Yorker*, en 1936, un portrait d'Adolf Hitler... ❖

deux artistes remonte à leur passage à l'UQAM. « *On a essayé un projet ensemble et on a décidé de se faire évaluer en tant que Pénélope et Chloë, comme un tout* », explique Chloë. Depuis, les deux jeunes femmes ne se sont pas quittées et continuent de jouer avec les objets et l'espace tous les jours. « *Chloë, c'est un coup de foudre professionnel* », résume Pénélope, en regardant son amie, souriante. ☺



MARTIN OUELLET MONTRÉAL CAMPUS

Les artistes Pénélope Bourgeois et Chloë Baril-Chassé



CULTURE

HUMOUR

Les Pic-Bois, un duo pas piqué des vers

LUCA MAX

Avec leurs personnages déjantés et construits de toutes pièces, le duo humoristique Les Pic-Bois peut bien se targuer de son unicité sur la scène québécoise. Le groupe hors norme met de l'avant des numéros basés sur une interprétation et un jeu d'acteur loufoques qui viennent chercher l'humour primaire des spectateurs. Ils ont laissé leur univers éclaté derrière eux le temps d'un entretien avec le *Montréal Campus*.

Les humoristes collaborent depuis 2010 à l'une des émissions radiophoniques phare de la station CHOQ.ca, *Des si et des rais*. Désirant présenter un contenu tout aussi éclaté que sur les réseaux sociaux et sur scène, ils ont choisi de prolonger leur séjour continu sur les ondes de la radio québécoise plutôt que de migrer vers d'autres stations montréalaises. « Ça nous permet une liberté presque totale. On peut dire tout ce qu'on veut et jouer avec la forme de l'émission, éclairent Les Pic-Bois. Et si on déménage un jour, ce serait sûrement pour une plateforme qui nous offre autant de liberté. »

Assis tout sourire sur les banquettes colorées du Atomic Café, Dominic Massicotte et Maxime Gervais racontent rapidement comment ils sont devenus le duo que l'on connaît à ce jour, entamant leur récit par leur première rencontre en 1997. « On était tous les deux dans le même cours d'anglais en secondaire deux et on devait faire un exposé oral. Ça a été la genèse de cette belle histoire », relate Maxime.

Les deux humoristes ont ensuite passé beaucoup de temps ensemble à concocter de courts films humoristiques. « On faisait des trois minutes, comme les *Chick'n Swell*, mais avant qu'ils soient en ondes. On ne les a pas copiés ! », souligne le duo. Puis est venue l'impro, et finalement la scène, qu'ils apprivoisent depuis 2002, date de leur première participation à Cégeps en spectacle.

Forts de quatre participations à l'émission *En route vers mon premier gala juste pour rire*, ils ont ensuite gravi les échelons en développant plusieurs personnages qui font maintenant leur marque

de commerce. On peut penser aux moustachus aux gros sourcils de l'Après-Ski Jazz, capables de faire sourire les spectateurs avec des blagues les plus premier degré possible, ou encore le Magicien pervers. « *Le Magicien pervers est très suave, très sensuel. C'est juste un magicien, mais la magie n'est pas tant mise de l'avant. C'est un prétexte pour toucher Dom* », rigole Maxime Gervais.

Dans la peau d'un autre

Leur utilisation constante de ces personnages, tous plus éclatés les uns que les autres, leur a souvent valu des comparaisons aux Denis Drolet ou à Sèxe Illégal. « *Ce n'était même pas réfléchi, ça s'est fait instinctivement*, souligne Dominic Massicotte. *On ne s'est jamais dit qu'on allait faire de l'humour politique ou de l'humour absurde. On ne peut même pas qualifier notre humour d'absurde. Je dirais que c'est simplement notre voix.* »

Leur « complice de toujours », Julien Bernatchez, qui participe à l'émission radiophonique *Des si et des rais* à CHOQ.ca en compagnie de Maxime et Dominic, tient à souligner l'originalité du groupe. « *Ce qui est le plus intéressant, c'est que ça ne ressemble à rien d'autre. Personne ne pourrait voler le concept des Pic-Bois. Ils ont des centaines de personnages qu'ils interprètent avec brio et c'est comme de l'absurde-trash-vulgaire-poétique-weird, mais encore là, ce serait trop les résumer* », souligne l'humoriste.

Se présenter en tant que personnages nommés Moule et Frite ou vêtus de bottes de ski sur scène comporte toutefois son lot de risques. Les Pic-Bois croient qu'un numéro basé sur l'interprétation de personnages et un numéro de type *stand-up* posent un risque comparable du point de vue de son accueil, mais à quelques différences près. « *Le problème, c'est que nous bâtissons un personnage avec tout un univers et un concept qui peut parfois nous faire pleurer de rire, mais qui, devant public, ne donnera rien* », avoue Maxime Gervais en sirotant son *smoothie*. « *On arrivait devant le public et on essayait de le faire passer, mais ça ne passait pas du tout. Dans ces moments, on ne peut pas reposer sur notre charisme, parce que notre*

personnage n'en a pas du tout », souligne Dominic, se remémorant un essai n'ayant pas suscité les rires espérés.

Choquer et réseauter

L'approche du duo apprivoise le style d'humour au premier degré dans toute sa splendeur. À un point tel que leur utilisation de la nudité ou de certaines interactions avec le public ont parfois choqué. Le duo donne l'exemple du numéro du Magicien pervers, qui se termine avec Maxime « *en bedaine* » se faisant fouetter par un membre du public. Maxime et Dominic soulignent malgré tout que, même si certains sont surpris, leur but initial n'est pas de créer ce type de malaise. « *Je comprends que ça peut choquer, mais on essaie juste d'être le plus épais possible* », justifie Dominic, tout sourire.

Présentant leurs personnages près de 200 fois par année dans des salles de spectacles à travers le Québec, Les Pic-Bois ne se limitent pas qu'à la scène, au contraire. Maxime utilise régulièrement le direct de Facebook afin de souhaiter « *bonne nuit de la part du Grand seigneur de la nuit* ». Le duo exploite aussi YouTube en produisant des vidéos humoristiques et fait également de la radio pour divertir les auditeurs seulement avec la force de leurs mots.

La multiplicité des médiums employés par les deux humoristes ne peut être qu'un atout, selon Julien Bernatchez. « *Ça démocratise et c'est un passage intéressant pour te faire voir par plein de gens sans te faire censurer. Si on fait un humour qui est bizarre ou assez difficile à expliquer, sur le Web, tu n'as pas à t'expliquer à personne* », souligne celui qui s'est fait découvrir entre autres par sa participation haute en couleur à l'émission *Un souper presque parfait*.

Payant pour le futur

Les Pic-Bois abondent dans le même sens, mettant également de l'avant une incompréhension face à un certain snobisme du Web, qui est maintenant chose du passé. « *Je pense que certains [humoristes] étaient très inquiets face à ça, parce qu'ils disaient "Oui, mais tu es une vedette du Web", comme si*



MARTIN OUELLET MONTRÉAL CAMPUS

Dominique Massicotte (gauche) et Maxime Gervais (droite) préparent un nouveau numéro d'humour qui sera présenté au festival Zoofest.

ça ne valait rien, clarifie Maxime Gervais. *Mais si tu es en train de te bloquer du Web, tu ne vois pas du tout ce que tu manques.* »

Pour l'instant, le duo éclaté espère éventuellement pouvoir vivre de son humour. Un accès à la télévision, monde beaucoup plus profitable côté salaire que le Web ou la scène, serait un atout important à posséder selon eux. Ils avouent toutefois que cette difficulté de gagner assez pour vivre de leur humour vient surtout du fait d'être un duo et donc, de devoir séparer leurs gains. « *Je pense que le choix d'être un duo vient avec la question monétaire. Il y a plusieurs avantages ! Si on a fait un mauvais show, on peut être deux à pleurer dans la voiture, on n'a pas à être seul* », remarquent-ils.

Le duo polit actuellement un numéro qui sera présenté au festival ZooFest, annonçant qu'il s'agira d'une possible continuation de ce qui a été fait l'an dernier: un spectacle multiplateforme apprécié par la critique qui parodiait Cégeps en spectacle. 🎭

MONTRÉAL
CAMPUS

Pour soumettre vos publicités, contactez

Montréal Campus
Université du Québec à Montréal
209 Sainte-Catherine Est, local V-1380
Montréal, QC, H2X 1L4

514-987-7018

redaction@montrealcampus.ca



NOUVEAUX TARIFS

EXCLUSIFS AUX ÉTUDIANTS

LE DEVOIR

100% indépendant, grâce à ses abonnés.



Accès illimité
à l'app mobile et
au site LeDevoir.com

PREMIER MOIS GRATUIT!

ENSUITE

395\$
/mois TX INC

LeDevoir.com/etudiantpromo
ou contactez-nous : 514-985-3355



**MONTREAL
CAMPUS**

Une immersion dans
l'univers des finissantes
du baccalauréat en danse
de l'UQAM

À LIRE LE 7 AVRIL
dans la section Culture
du montrealcampus.ca



SOCIÉTÉ

MANIFESTATIONS

Montréal est-elle moins répressive qu'avant ?

Un mémoire de maîtrise publié à l'UQAM met en lumière les répercussions du règlement P-6

LAURENCE VACHON

Cinq années après les manifestations du printemps 2012, un mémoire de maîtrise en droit international publié à l'UQAM jette un éclairage nouveau sur les méthodes excessives employées par les forces de l'ordre montréalaises et sur l'incompatibilité du règlement P-6 avec la justice fondamentale.

Le mémoire publié en janvier dernier par une étudiante de l'UQAM à la maîtrise en droit international, Ann Dominique Morin, explore l'impact du règlement P-6, mis en place au plus fort de la grève étudiante de 2012. L'étudiante y écrit que le règlement aurait porté atteinte aux droits, à la liberté et à la sécurité des manifestants « en raison des arrestations de masse, des longues périodes de détention et de leur caractère humiliant, des interventions brutales qui occasionnent des douleurs et des blessures physiques ainsi que des séquelles psychologiques importantes ». Ann Dominique Morin remarque également que le règlement a été « contraire aux principes de justice fondamentale en raison de sa portée excessive et du caractère disproportionné de son application ».

Si ce règlement a revêtu un caractère exceptionnel, les contestations populaires, elles, ne sont pas étrangères à la métropole. « De tout temps, Montréal a pas mal toujours été une ville de manifestations, exprime Lucie Lemonde, professeure de sciences juridiques à l'UQAM. Depuis 2012, jusqu'à 2015, on a vu beaucoup de manifestations à

Montréal. C'est documenté et reconnu à travers le Canada. » La période serait toutefois trop courte depuis le printemps érable pour témoigner d'une véritable amélioration dans la gestion des protestations par les forces policières, selon Mme Lemonde.

La professeure, spécialisée en liberté d'expression et en droit de manifester, croit que la situation de Montréal n'aurait pas particulièrement changé depuis les dernières grandes manifestations de 2012, mais qu'une nouvelle tendance aurait été observée à partir de 2015 dans les arrestations de masse. « Avant 2015, il arrivait souvent qu'il y ait plus de policiers que de manifestants et qu'on commence les arrestations avant le début de la manifestation. Depuis, le SPVM a changé de tactique », explique-t-elle.

Un avis partagé par Geru Schneider, diplômé de l'UQAM en sciences politiques, qui a vu une diminution de l'utilisation des arrestations de masse comme méthode des forces policières lors d'attroupements. « On sent que les policiers font beaucoup plus attention depuis 2012, surtout avec les histoires qui traînent en Cour. Ils n'ont plus vraiment la même approche avec nous. Ils ne font plus de souricière, où ils ramassent tout le monde et font le tri après. C'est plus ciblé », raconte-t-il.

Réputation internationale

Le zèle des policiers n'est pas seulement reconnu parmi les étudiants québécois. La professeure de sociologie à l'Université York de Toronto, Lesley J. Wood, a étudié



CATHERINE LEGAULT MONTRÉAL CAMPUS

L'ONU s'est inquiétée de « l'usage excessif de la force » par le SPVM lors des manifestations de 2012.

et comparé le phénomène dans plusieurs villes canadiennes. Elle y a consacré un livre, *Mater la meute: la militarisation de la gestion policière des manifestations* (Lux), publié en 2015, qui porte sur les répressions policières en Amérique du Nord. Jointe par le *Montréal Campus*, elle explique que la police de Montréal « est perçue comme un experte de la répression. Dans ce contexte, [les policiers] utilisent plus souvent le gaz poivré et les gaz lacrymogènes, et arrêtent plus de manifestants que les policiers dans d'autres villes [au Canada]. »

L'ONU en fait même mention lors d'un rapport du Comité des droits de la personne publié en 2015, où elle s'inquiète de « l'usage excessif de la force par des policiers lors des arrestations massives effectuées

dans le contexte de manifestations en particulier les manifestations en lien avec [...] les mouvements étudiants à Québec en 2012. » Le Canada n'a pas donné suite à ces avertissements depuis.

Et l'avenir ?

Ce qui a plutôt marqué depuis le printemps érable, c'est la saga judiciaire du règlement P-6 sur les manifestations, tel qu'abordé dans le mémoire de maîtrise d'Ann Dominique Morin. D'abord introduit en 2012, le règlement P-6 a été révisé au fil des poursuites judiciaires. Maintenant, les citoyens ont le droit d'être masqués pendant un rassemblement, mais doivent toujours transmettre l'itinéraire de leurs déplacements à la police,

excepté lors d'une manifestation improvisée.

Dans les faits, cet itinéraire n'est pas toujours fourni et les policiers le tolèrent, mais cela peut dépendre de la cause politique derrière ladite manifestation, juge Lucie Lemonde. Selon elle, les manifestations étudiantes ou celles contre la brutalité policière seraient beaucoup plus réprimées que celles pour l'environnement, par exemple.

Il faudra donc attendre la prochaine grande cause populaire, selon la professeure Lemonde, pour voir si le Québec sombrera encore dans l'usage de la force policière et les lois spéciales ou si les leçons apprises en 2012 et en 2015 aideront les futurs manifestants à mieux organiser leur protestation.

OSEZ CONTINUER AU 2^e CYCLE!

Diplômes d'études supérieures spécialisées (D.E.S.S. de 30 crédits)

- Arts, création et technologies
- Édition numérique
- Journalisme
- Media, culture et technologie

Admission en cours

fas.umontreal.ca/dess

Faculté des arts et des sciences

Université de Montréal



SOCIÉTÉ

CLINIQUE JURIDIQUE ITINÉRANTE

Les Robin des lois

Des étudiants d'universités montréalaises travaillent de pair pour rendre la justice accessible

MATISSE HARVEY

Les initiatives bénévoles en matière juridique sont un terreau fertile pour les étudiants désireux de baigner dans un environnement professionnel avant l'obtention de leur Barreau. Parmi elles, la Clinique juridique itinérante (CJI) offre un service d'information juridique aux personnes en situation d'itinérance à Montréal tout en mettant à contribution plusieurs étudiants uqamiens.

Étudiante en troisième année au baccalauréat en droit à l'UQAM, Valérie Kelly avait la CJI dans sa mire dès sa deuxième année d'études. La jeune femme ressentait le besoin de consacrer une partie de son temps à cette clientèle « marginalisée par la société ». « On est en contact avec des gens qui vivent des situations parfois très difficiles, et comme c'est important pour eux de nous rencontrer, c'est aussi très important

pour nous d'être là, de les écouter et de faire le suivi [de leur dossier] », insiste-t-elle.

Sur le terrain, les étudiants se rendent une fois par mois dans le refuge qui leur est assigné en début d'année. Les étudiants doivent se garder de donner leur opinion aux usagers et s'en tenir à offrir des informations juridiques. « Étant donné que la Loi sur le Barreau empêche un non-avocat de donner de l'opinion juridique, ce serait contrevenir à la loi en tant qu'étudiant que de se substituer à un avocat », précise le responsable des communications de la CJI, Gabriel Pelletier. Ils peuvent toutefois sensibiliser les usagers à leurs droits individuels et les aiguiller dans des cas d'expulsion de leur logement, de non-paiement d'amendes ou de pensions alimentaires, par exemple.

Bien que la Clinique juridique itinérante n'en soit qu'à ses débuts, elle a rapidement gagné en popularité auprès des étudiants en droit et des refuges à travers

la métropole. C'est d'ailleurs un ancien étudiant de l'UQAM, Donald Tremblay, qui a lancé l'initiative en 2014, alors qu'il étudiait toujours en droit. Chaque année, la CJI forme une équipe de 35 étudiants de l'UQAM, de l'Université de Montréal et de McGill afin de transmettre les rudiments juridiques appropriés aux personnes en situation d'itinérance.

Un apport nécessaire

Au pavillon Saint-Laurent de la Mission Old Brewery, le service de la Clinique juridique itinérante est devenu essentiel. « S'il disparaissait demain matin, on serait pris de court », constate la directrice des services du refuge, Émilie Fortier. Il y avait un trou dans le système que les étudiants viennent combler. Cette dernière précise que certains usagers ne sont pas admissibles au système québécois d'aide juridique, parfois parce que leur salaire est jugé suffisant. La CJI répond alors à

leurs questions juridiques, les aide à trouver un avocat de l'aide juridique et leur propose parfois des ententes de paiement ou des travaux compensatoires avec la municipalité.

Émilie Fortier ne tarit pas d'éloges à l'égard des étudiants qui doivent à la fois faire preuve d'empathie et d'autonomie. « Ils ont à faire face à des personnes en situation d'itinérance qui ont, entre autres, des problèmes de santé mentale [et] des perceptions erronées de la réalité », explique-t-elle. Il arrive aussi qu'ils doivent accepter l'ambivalence de certaines personnes qui se désistent en cours de route et choisissent de ne plus mener à bien leurs démarches.

« À l'aide juridique [municipale], ils ne vont pas nécessairement prendre le temps avec la personne, alors que le client s'est peut-être simplement mal exprimé », remarque Émilie Fortier. Selon elle, les étudiants parviennent à mettre en confiance les usagers qui éprouvent une certaine réticence

à l'égard du système judiciaire.

Valérie Kelly n'a jamais eu vent de situations où des coéquipiers auraient éprouvé des difficultés pratiques avec les usagers. « En partant, vendre ce projet-là, c'est une chose, mais maintenir la confiance et montrer qu'on est encore pertinent à l'intérieur de notre organisme, c'est tout un travail », relève Gabriel Pelletier. Il se montre toutefois confiant pour l'avenir de la CJI, qui continue de gagner du terrain dans les refuges de la ville. ☺

800

personnes en situation d'itinérance ont été rencontrées par la Clinique depuis sa création

Source : CJI

Douleurs encrées chez les tatoueurs

La pratique de ce métier physique met à rude épreuve la posture de ses artisans

CAMILLE PAYANT

En passant devant un de ses tatoueurs en plein travail, Oly Anger, propriétaire d'un studio de tatouage, lui conseille de corriger non pas sa technique, mais sa posture. Même si la situation est méconnue auprès de la population, ces artistes souffrent de problèmes physiques sérieux, causés par la pratique de leur art.

À l'heure actuelle, « n'importe quel tatoueur ou tatoueuse qui travaille à temps plein va rencontrer ce type de problème, un jour ou l'autre », raconte le tatoueur Claude Giguère, du Chalet - tattoo shop privé.

Ces problèmes sont principalement dus au canevas utilisé dans leur pratique, soit le corps humain. « Tous ceux qui travaillent sur le corps humain sont obligés de se positionner en fonction de la personne qu'ils sont en train de traiter. Ils ne peuvent pas la placer comme ils le veulent », explique la professeure en ergonomie à l'UQAM, Nicole Vézina. Dans de telles pratiques,



FÉLIX DESCHÈNES MONTRÉAL CAMPUS

Les tatoueurs éprouvent des douleurs musculaires importantes.

le respect de l'autre est également très important, ce qui restreint les techniques possibles.

La posture adoptée par les tatoueurs, qui laisse souvent à désirer, crée des douleurs musculaires importantes chez ceux-ci. « Il y a deux gros problèmes qui arrivent chez les artistes tatoueurs, qui sont

à peu près les mêmes que les gens qui sont assis à un bureau. Ces deux types [de douleurs] surviennent souvent dans le bas ou le haut du dos », explique le propriétaire et fondateur de Oly Anger Tattoo. Dans le quotidien d'un artiste tatoueur, ces régions sont particulièrement sollicitées. « Il faut que les régions

du cou et du dos soient très stables, pour permettre le travail très fin que font les mains du tatoueur », soutient Mme Vézina.

Impondérables

Lors de l'apparition de blessures de la sorte, les tatoueurs ont de nombreux obstacles à surmonter. Dans un domaine sans marge d'erreur, il est ardu de se concentrer à la fois sur la blessure et sur l'œuvre à exécuter. « Rendu à une étape où tu dois faire en sorte que ta tête soit la plus libre possible pour être créatif dans le domaine artistique, tu ne peux pas, si tu as une douleur, être aussi performant que si tu n'en avais pas », précise Oly Anger.

Certains artistes doivent même arrêter de travailler pendant quelques jours pour reposer leur corps endolori. En prenant une décision de la sorte, le tatoueur s'expose à une précarité financière. « Étant des travailleurs autonomes, c'est une situation difficile pour nous, car pour la plupart, nous n'avons pas de filet ou d'assurance salaire »,

explique Claude Giguère.

Pour parvenir à guérir adéquatement, les tatoueurs doivent réussir à changer leurs pratiques de travail. Comme ils doivent user à la fois de leur tête et de leur corps, tous deux doivent réapprendre à fonctionner en harmonie. « C'est là que ça devient difficile, d'aller régler les problèmes qui sont davantage un réflexe de l'esprit, avant d'en venir à ce que le corps puisse fonctionner », raconte M. Anger. C'est comme un ordinateur qu'on doit reprogrammer. »

Le rétablissement passe également par l'entraînement physique, qui permet d'aider les articulations défaillantes et de muscler les endroits propices aux blessures. En plus de suivre des séances d'ostéopathie et de chiropratique, Oly Anger pratique régulièrement des sports de combat afin de conserver une bonne forme physique et de pouvoir ainsi continuer à tatouer encore bien des années. « Je suis, à l'heure actuelle, autant un sportif qu'un artiste tatoueur. Ça fait partie intégrante de ma vie », fait valoir le tatoueur montréalais. ☺



SOCIÉTÉ

TRAVAIL AU NOIR

Bourses en péril

Pour conserver leur aide financière, des étudiants doivent occuper un emploi non déclaré

LÉA MARTIN

Travailler au noir pour ne pas perdre une partie de sa bourse d'études, c'est ce que vit Sophie* depuis plus d'un an. L'étudiante au baccalauréat est dans une situation qui, bien qu'elle lui semble nécessaire, comporte son lot d'avantages, mais surtout de stress.

Pour Sophie, le travail au noir ne faisait pas partie de ses plans. Bénéficiaire des prêts et bourses depuis le début de ses études supérieures, elle reçoit entre 8 500 et 9 000 \$ du gouvernement par année. C'est lorsque ses parents ne pouvaient plus payer ses cours à l'université qu'elle s'est mise à travailler clandestinement. « *Je ne m'attendais pas nécessairement à travailler en dessous de la table, car c'est difficile de trouver un emploi qui accepte ça*, déclare la jeune étudiante. *Mes patrons avaient besoin d'une employée qui faisait plus d'heures et en même temps, ça me dépannait.* »

Il est difficile de savoir combien d'étudiants profitant de l'Aide financière aux études se trouvent dans la même position que Sophie, vu l'illégalité de sa situation. Une réalité qui, justement, peut être parfois vécue en solitaire. « *Peu de monde est dans cette situation et si c'est ton cas, tu ne connais pas vraiment de gens avec qui en parler* », indique-t-elle.

Les risques du métier

Laurence-Léa Fontaine, professeure au Département des sciences juridiques de l'UQAM, explique qu'un contrat de travail doit respecter l'ordre public et ne doit pas violer les lois, comme l'indique l'article 1373 du Code civil du Québec. Sinon, « *l'employé va se trouver dans une situation où il est très démuné, parce qu'il n'a pas de contrat*, indique-t-elle. *Par exemple, il ne pourra pas réclamer un salaire, avoir accès à l'assurance emploi ou au Régime de rentes.* »

Pour sa part, Sophie est payée 10 \$ de l'heure, soit en deçà du salaire minimum, et travaille parfois plus de 35 heures par semaine en même temps d'être étudiante à temps plein. « *Si j'ai un problème avec mon patron ou avec ma paie,*



MARTIN OUELLET MONTRÉAL CAMPUS

Les étudiants qui se résignent à travailler clandestinement doivent renoncer à plusieurs protections légales entourant leur emploi.

je suis la seule à pouvoir me défendre. Si je me blesse, personne ne me protégera, explique-t-elle. *Et je ne peux pas vraiment chercher la compassion d'autrui, cette fraude est aussi mon choix.* »

Il s'agit d'une situation qui peut aussi bien toucher des bénéficiaires de l'aide sociale que des étudiants qui reçoivent des prêts et bourses, explique Laurence-Léa Fontaine. Souvent, les travailleurs au noir le font pour ne pas perdre leur revenu. « *Il faut se demander pourquoi les étudiants ont recours au travail au noir*, dit-elle. *Est-ce qu'ils ont besoin de ce revenu supplémentaire parce que les prêts et bourses ne suffisent pas? Est-ce qu'ils sont sous le seuil de la pauvreté ou l'équivalent?* » se questionne-t-elle, qualifiant la situation « *d'inquiétante* ».

Conciliation bourses et travail

Si la majorité des boursiers travaillent légalement, il est parfois difficile de concilier le travail et ses prêts et bourses. C'est le cas

de Viktoriya Manova, étudiante en psychologie à McGill, qui a vécu certaines frustrations à ce sujet. « *J'avais travaillé pendant une vente trottoir une fin de semaine et j'avais fait environ 400 \$. J'ai déclaré ces revenus et deux semaines plus tard, on m'avait enlevé entre 300 \$ et 400 \$ de la bourse que je devais recevoir. En fait, je venais de travailler pour rien* », déclare-t-elle avec une pointe d'amertume.

Une situation que Sophie connaît bien. « *Il y a deux révisions salariales par année pour obtenir les prêts et bourses*, explique-t-elle. *Le problème, c'est que si, par exemple, tu declares que tu n'as pas eu de revenus cette année et que le mois d'après, finalement, tu as fait 700 \$, c'est tout de suite après ta déclaration de changement de revenus qu'ils vont couper* ». En travaillant en dessous de la table, Sophie n'a plus à gérer ce type de calcul. Par contre, elle fait face à d'autres problèmes qui peuvent, eux aussi, lui coûter cher. ❁

*Nom fictif

Méfais divers

CHRONIQUE

Le diable est dans les détails

JEAN BALTHAZARD

La National Collegiate Athletic Association (NCAA) doit souffler un peu après un mois de mars chargé, alors que le March Madness, le plus prestigieux tournoi de basketball universitaire, vient de se conclure.

Ce championnat a de quoi impressionner: deuxième événement sportif le plus regardé aux États-Unis après le Superbowl, il met aux prises une soixantaine d'équipes composées de jeunes hommes qui brillent sous les feux de la rampe. Les joueuses de basketball, elles, restent dans l'ombre, car — comme c'est trop souvent le cas dans le sport — le pendant masculin attire toute l'attention lors de cette compétition éliminatoire.

C'est déroutant de constater à quel point ce tournoi est un train roulant à toute vitesse. Les partisans s'y accrochent comme si leur vie en dépendait. On met alors de côté, le temps des vingt et un jours de compétition, les problèmes que vivent les athlètes-étudiants. On semble oublier qu'au final, la NCAA n'est qu'une grosse machine à dollars qui a comme but premier le profit.

On considère que les athlètes, même s'ils travaillent très fort, ont accès à certains privilèges indéniables comme une bourse, qui devrait couvrir en totalité les frais d'études, le logement, la nourriture ainsi que les coûts reliés aux entraînements et aux compétitions.

Inutile, donc, d'avoir un emploi rémunéré, vous me direz, considérant qu'une majorité de ces athlètes dédie près de 70 heures à leurs études et à leur sport. Certains doivent pourtant le faire, puisqu'environ 85 % de ces étudiants vivent en deçà du seuil de pauvreté. Ceux qui obtiennent une bourse complète doivent malgré tout dépenser en moyenne 3 200 dollars de leurs poches, par an, selon des données recueillies par l'Association nationale des athlètes universitaires et par le Département de gestion des sports de l'Université Drexel pour l'année scolaire 2010-2011.

Vivre toutes les difficultés reliées à la pratique d'un sport de haut niveau peut s'avérer en soi assez

difficile. Un athlète doit ressentir une dose encore plus imposante de stress en sachant qu'il ne possède pas suffisamment d'argent pour manger à sa faim. L'impression généralisée veut pourtant que les athlètes de la NCAA soient invulnérables et choyés par des passe-droits, mais certains éprouvent les mêmes difficultés que tout étudiant québécois avec des préoccupations financières.

Pourquoi une industrie qui génère des milliards de dollars ne paie-t-elle pas les personnes à la base même de ses revenus? Certains ex-athlètes, comme l'ancien joueur de soccer de l'Université de Clemson Martin Jenkins — qui a entrepris une action collective contre la NCAA — se battent pour changer leur statut de sportif « amateur » qui les contraint à ne recevoir aucune redevance pour leurs performances et leur implication au sein de l'équipe.

Mais malgré toutes ces critiques et malgré mon impression que le circuit universitaire américain priorise ses intérêts économiques, je ne peux tout de même pas me ranger du côté de ceux qui affirment que la NCAA — ou que toute ligue professionnelle — représente seulement un divertissement offert par des associations ou des entreprises privées.

Les relations figées dans le temps et les étincelles créées par le sport m'empêchent de boycotter complètement ce genre d'événements. Voir l'entraîneur de l'Université de la Caroline du Sud pleurer en parlant de ses joueurs et des partisans de l'équipe me laisse bouche bée. Regarder le meneur de jeu des Gators de l'Université de la Floride, Chris Chiozza, enfile le panier de trois points victorieux en temps supplémentaire contre les Badgers de l'Université du Wisconsin m'a donné des frissons.

Peut-être que le sport apporte cette magie qui nous emporte, le temps d'oublier le reste quelques heures. Le March Madness, tout comme plein d'autres compétitions sportives, a le mérite de provoquer des émotions bien particulières pour beaucoup de gens qui se disent peu sentimentaux. Il ne faut simplement pas oublier que la féerie du moment peut cacher son lot de démons. ❖



CULTURE

MIXOLOGIE



MARTIN OUELLET MONTRÉAL CAMPUS

Kevin Rigollette est « bartender » au Lab, comptoir à cocktails.

L'art à boire

ETIENNE MASSE

Plus qu'une simple bière au pub du coin, la mixologie se veut maintenant un art à part entière et vise à faire vivre une aventure multisensorielle où l'ambiance, la présentation, le goût et l'histoire proposent une expérience dans laquelle rien (ou presque) n'est laissé au hasard.

Pour Fabien Maillard, propriétaire et mixologue en chef du Lab, comptoir à cocktails ayant pignon sur rue dans le Quartier des spectacles et sur le Plateau-Mont-Royal, concevoir un cocktail est un peu comme peindre une toile : un mélange d'inspiration, de créativité et de beaucoup de travail.

Il explique que la mixologie est un complément au métier de barman. « C'est de l'art ! C'est de mélanger des ingrédients un peu comme en cuisine, c'est l'aspect créatif d'association de saveurs, de textures, pour amener quelque chose d'original et savoureux à déguster. » Selon le mixologue, cet art repousse les limites de l'imagination par les possibilités infinies qu'il apporte. « On part d'une idée : est-ce que telle saveur et telle saveur iraient bien ensemble ? J'aimerais bâtir quelque chose autour de ça. Mais après, quels sont les ingrédients, quelle histoire j'amène derrière mon cocktail ? »

Étudiant à l'UQAM en sciences humaines et amateur de cocktails, Marlot Grégoire affirme que pour lui, les bars de mixologie sont avant tout une expérience gustative. « Souvent, on va savourer

la mixologie comme on savoure un bon repas, explique-t-il. La mixologie me permet de sortir du traditionnel gin tonique ou vodka quelque chose », dit-il.

Déclaré meilleur mixologue du Canada en 2015 et auteur de l'ouvrage *Le Tour du monde en 75 cocktails*, Romain Cavalier croit que la seule limite créative à l'art du cocktail serait de perdre l'essence du produit initial. « J'aime les choses simples, je pense que c'est ça qui fait la différence : quand tu peux goûter tous les ingrédients qui sont dans ta consommation, plutôt que de faire un mélange pour faire un mélange, précise l'expert. Je ne suis pas un admirateur des cocktails avec 12 ingrédients qui vont faire quelque chose de bien, mais que tu n'arriveras pas à goûter. »

Psychologie mixologique

Plutôt que d'attendre la commande du client, Fabien Maillard essaie de décoder comment il se sent afin de lui servir le cocktail parfait. « Si tu viens avec ton ami, vous deux vous allez être différents, même si vous avez plein de points en communs. Mais toi, tu vas peut-être vouloir un cocktail sec, puissant, parce que tu as eu une mauvaise journée, raconte le mixologue. Ton amie, elle, a eu une journée un peu plus joyeuse, c'est le printemps, elle a envie d'un cocktail rafraîchissant, avec des fleurs. » Selon M. Maillard, c'est dans ces situations qu'il faut faire preuve de créativité pour offrir une expérience personnalisée.

Romain Cavalier rappelle de son côté qu'au-delà de la mixologie, son

travail est d'abord basé sur l'hospitalité. Fabien Maillard indique toutefois qu'il faut bien jauger le client, ce ne sont pas tous les consommateurs qui désirent ce type d'expérience. « L'autre partie complexe du métier de bartender, c'est d'être capable d'analyser ces comportements-là. Avec la mixologie, il y a tout ce côté d'embellissement de l'expérience. Mais il y a des gens qui vont arriver et qui vont juste vouloir une bière. Ils n'ont pas envie de parler », précise Fabien Maillard.

Ce dernier indique qu'il ne faut pas oublier qu'on cherche à faire vivre une expérience au client, qu'il ne faut pas le forcer à vivre sa propre expérience. « C'est l'aspect un peu péjoratif du métier de mixologue : l'image de celui qui se monte la tête, qui crée des cocktails, mais qui, dans le fond, n'est pas accessible pour les personnes qui vont le boire. »

Fabien Maillard remarque qu'au Québec, les réglementations entourant les services de restauration et de bars sont plus restrictives qu'en Europe, où les techniques de fermentation et de macération sont moins encadrées par la loi, ce qui permet une plus grande liberté. Mais plutôt que de voir ces restrictions de manière négative, le spécialiste des mélanges les perçoit comme des défis à surmonter. « Quand tu as cette volonté d'être créatif, ça t'amène à aller chercher de nouvelles techniques et c'est ça qui est beau dans le métier », lance le mixologue. ☺

LISEZ LA VERSION COMPLÈTE DE CE TEXTE SUR NOTRE SITE WEB.

MODE

À l'orée d'une révolution

Des chercheurs tentent de rendre les vêtements intelligents confortables et ergonomiques

DAPHNÉ OUIMET-JUTEAU

Des uniformes transparents aux gilets qui régularisent leur température dans des situations de chaleur ou de froid extrême, en passant par des vêtements dotés d'écrans, les possibilités technologiques du vêtement intelligent semblent infinies. Or, leur aspect esthétique, lui, ne devrait pas connaître une grande révolution. Simplicité, confort et ergonomie demeurent les mots d'ordre de cette tendance vestimentaire émergente.

« Les gens ne veulent pas voir la fonctionnalité de l'item, ses batteries, ses modules électroniques ou ses fils », indique Isabelle Lessard, chargée de projet chez Vestechpro, un centre collégial de transfert en technologie de l'habillement. La jeune femme explique que l'industrie du vêtement intelligent en est à ses débuts côté esthétisme, mais que la tendance n'est pas au look extravagant et robotique comme celui de Lady Gaga, qui restera réservé à la scène, dans le futur.

Valérie Lamontagne, fondatrice de 3lectromode, un atelier spécialisé dans la création de vêtements technologiques, insiste sur le fait que le choix de vêtements demeure pratique. Elle observe que les critères du consommateur pour un vêtement intelligent sont les mêmes que pour un morceau ordinaire : la solidité, le confort, la possibilité de laver l'article et de le plier, par exemple.

La jeune entrepreneuse souligne que la mode, comme la technologie, évolue. Si la peur du ridicule empêche le consommateur moyen d'arborer un veston aux mille lumières à l'arrêt d'autobus, des options plus nuancées et purement esthétiques, telles qu'un vêtement comportant des écrans ou changeant de couleur, pourraient être vendues en magasin. « On aimerait peut-être pouvoir transformer son look pendant la journée, si on a, par exemple, un rendez-vous avec la banque et après, un lunch coquin », souligne Valérie Lamontagne.

L'habit et l'humeur

L'entrepreneuse indique qu'il sera possible plus que jamais de cacher ou de mettre en valeur certains aspects de sa personnalité. Le consommateur aura plus de choix sur les détails de son vêtement, sa luminosité, ce qu'il projette — vidéos ou photos — et le type de matériau dont il est fait. En effet, il serait concevable, un jour, de porter un chandail de soie en plein hiver grâce à des fibres chauffantes, explique Valérie Lamontagne. Si la haute couture jubile à l'idée d'exploiter les nouvelles extravagances esthétiques rendues possibles grâce au vêtement intelligent, le consommateur moyen aura aussi plus de liberté pour exprimer son individualité et son appartenance à certains groupes ou à certaines tendances.

VOIR PAGE 19 : VÊTEMENTS



SANDRA LYNN BÉLANGER

Le morceau « Asymmetrical Modern 001 » de 3lectromode est serti de diodes électroluminescentes.



CULTURE

MUSIQUE ÉMERGENTE

Une image vaut mille notes

Les stratégies marketing font maintenant partie intégrante du travail des musiciens

PHILIPPE LEMELIN

Que ce soit à cause du vedettariat ou de la télé-réalité, la musique populaire est encore empreinte d'une croyance idéaliste voulant que le succès s'acquière par le seul talent des artistes. En réalité, c'est avant tout un travail de promotion acharné des musiciens établis et émergents en tant qu'entrepreneurs artistiques qui leur permet de se démarquer.

Se lancer en musique équivaut à se lancer en affaires: les groupes de musique sont des entreprises ayant pour but de commercialiser un produit. C'est du moins le constat unanime que font les musiciens de Young Critters et Mr. Walter, deux groupes émergents de la scène musicale montréalaise.

Bien que le terme ne leur plaise pas nécessairement, ils reconnaissent que la musique est un produit et qu'ils doivent user de stratégies de commercialisation pour percer. « *On ne se le cachera pas, il y a une pensée commerciale derrière ça* », lance d'entrée de jeu Shaun Pouliot, chanteur et guitariste de la formation rock Young Critters. Bien qu'il considère jouer le style qu'il aime avant tout, l'accessibilité et l'authenticité sont des critères importants de composition. « *La musique est ton produit et le marketing, c'est ce qui te donne de la visibilité* », renchérit Loukas Perreault, claviériste pour Mr. Walter, alors que quelques-uns de ses comparses font la grimace sur ces mots. Ni belle ni poétique, la vente fait tout de même partie de leur travail.

La stratégie de promotion musicale s'est principalement transportée sur le Web. Les musiciens utilisent les plateformes de diffusion comme YouTube, Soundcloud et Bandcamp pour

publier du contenu et annoncent les événements à venir sur Facebook. Conscients des algorithmes des réseaux sociaux, leur stratégie web est généralement planifiée des semaines, voire des mois, à l'avance.

Les pratiques de l'industrie sont similaires. YouTube est encore la plateforme la plus utilisée par les internautes pour écouter de la musique en continu, rappelle la directrice marketing et promotion chez Audiogram, Alixe Hennessey Dubuc. « *Notre plus gros défi, c'est de susciter la curiosité, d'être capables d'aller chercher une première écoute* », explique-t-elle. La maison de disques, qui collabore avec une cinquantaine d'artistes, dont Isabelle Boulay et Alex Nevsky, compte plus de 13 000 abonnés sur sa chaîne YouTube en plus d'être en lien constant avec les gros joueurs de musique en ligne comme Apple et Spotify.

Les ardeurs des nouveaux venus doivent parfois être ralenties par la maison de disques parce que la promotion est un long processus, ce qui exige une certaine sensibilité avec l'artiste, souligne Alixe Hennessey Dubuc. « *Il faut gérer beaucoup d'attentes, les choses prennent parfois plus de temps à s'installer qu'on le voudrait* », affirme-t-elle. La directrice marketing rappelle que plusieurs mois se sont écoulés avant que la chanson *On leur a fait croire*, d'Alex Nevsky, ne fasse sensation sur le Web et à la radio.

Donner une image aux sons

Même si les musiciens se dévouent à un art sonore, leur promotion est avant tout visuelle. Le vidéoclip demeure un moyen important afin de se faire remarquer, affirme Alixe Hennessey Dubuc.



MARTIN OUELLET MONTRÉAL CAMPUS

La formation rock montréalaise Mr. Walter en pleine séance de répétition

Elle explique que les clips qui comportent un concept intéressant visuellement ont plus de chances d'être partagés par des blogues et des médias. « *Les vidéos sont une partie importante de la promotion, c'est une accroche* », croit Shaun Pouliot de Young Critters. Leur chanson *Wild One* est d'ailleurs accompagnée d'une vidéo ludique, où apparaît un danseur affublé d'un masque de dinosaure. De son côté, Mr. Walter s'est associé à des artistes visuels pour faire la couverture de chansons parues l'an dernier. La formation indie s'était donné le défi de lancer une nouvelle pièce chaque mois pendant un an. Le concept avait culminé par un concert, en octobre 2016, où les douze images de couverture ont été exposées.

Comme pour la recherche d'emploi, le réseautage est essentiel à l'acquisition de contacts dans le

milieu musical. Le contact humain est plus important que le contenu pour les promoteurs, selon Nicolas Benoit-Ratelle, l'un des guitaristes de Mr. Walter. Si un promoteur reçoit une demande par un groupe dont il n'a jamais entendu parler, les chances sont minces d'obtenir une réponse, dit-il. C'est pour cette raison qu'il est important pour les musiciens, comme pour bien d'autres professionnels, de se bâtir un solide réseau de contacts.

La langue, un libre choix

En général, les réseaux diffèrent pour la musique francophone et anglophone. Young Critters et Mr. Walter sont tous deux des groupes montréalais qui ont le français pour langue maternelle, mais qui ont choisi de se produire en anglais. Dans un cas comme dans l'autre, c'est un choix qui est avant tout

esthétique et qui reflète mieux leurs influences musicales, assurent-ils.

D'après les musiciens interrogés, la question de la langue ne serait pas si importante au point de vue commercial. Si la chanson francophone est plus subventionnée et mise à l'avant-plan au Québec, l'anglais ouvre la porte aux autres provinces canadiennes.

Chez Audiogram, on exploite aussi le marché européen: les artistes francophones peuvent faire des tournées en France, en Belgique et en Suisse. Cependant, la promotion des musiciens francophones sur les grosses plateformes comme iTunes et Spotify représente certainement une difficulté. « *La musique francophone n'est pas un genre musical*, déplore Alixe Hennessey Dubuc. *Malheureusement, [elle] est souvent cantonnée dans une seule page. C'est un combat de tous les instants.* »

VÊTEMENTS

SUIVE DE LA PAGE 18

Isabelle Lessard, optimiste, soutient qu'en 2020, la moitié de la population possédera un ou plusieurs vêtements intelligents. Au-delà de l'esthétisme, les domaines de la santé, de la sécurité et du divertissement sont actuellement les priorités dans le développement de cette industrie. « *On réfléchit beaucoup à créer des items qui*

pourraient géolocaliser des gens, faire le suivi de la posture et de la médication. D'autres donneraient des alertes de cellulaire directement sur la surface du tissu », signale la chargée de projet.

Elle cite en exemple la veste pour personnes malentendantes mise au point par la compagnie londonienne CuteCircuit. Le morceau, réalisé grâce à une étude sur la réaction du corps aux différents sons, permet à son utilisateur de ressentir les vibrations de la musique.

Les vêtements technologiques

présentement sur le marché ne sont pas le résultat d'une rencontre organique et naturelle avec le tissu, selon Valérie Lamontagne. « *On ajoute des senseurs aux vêtements, c'est comme si je collais mon cellulaire à ma poche* », précise-t-elle. Ces senseurs permettent entre autres de capter les mouvements, la chaleur, le rythme cardiaque. Il est ensuite possible de visualiser les informations obtenues grâce à son cellulaire ou son ordinateur. Les vêtements intelligents actuellement disponibles servent surtout à

remplacer des accessoires sportifs, comme les montres et les bandes à la poitrine.

Confiante, la jeune entrepreneuse est convaincue que le futur permettra de programmer les fibres ou d'installer la technologie à la base même du textile. Selon Isabelle Lessard, le vêtement intelligent ne sera jamais vendu comme un vêtement du commerce de détail. Il restera un produit de qualité dont le prix gravitera autour de 75 dollars, alors qu'il avoisine présentement les 200 dollars. Valérie Lamontagne

peint deux scénarios possibles pour le futur: « *soit on va posséder deux paires de souliers intelligents qu'on aime beaucoup, soit la technologie va tellement baisser de prix qu'on va en posséder 10 ainsi que 10 cellulaires.* » La jeune femme croit plutôt à la première option et pense qu'il faudra changer notre relation avec nos vêtements. À l'image du lien que nous entretenons avec son ordinateur, celle-ci impliquerait qu'on puisse garder une paire de chaussettes pendant quatre ans, voire plus, illustre-t-elle.

À voir au Centre Phi

Films

LES MEILLEURS COURTS MÉTRAGES



10 avril : Berlinale
24 avril : SXSW

Films

jusqu'au
12
avril



Crédit photo: True Colours

Festival de films Venice Days
3^e édition

11
avril

Film



The Lost City of Z
de James Gray

21
avril

Spectacle



Philémon Cimon
+ Lydia Képinski

20
mai

Spectacle



Gabriel Garzón-Montano
Chanteur néo-soul de Brooklyn

jusqu'au
29
mai

Installation



Jardin de réalité virtuelle
Felix & Paul Studios
Gratuit

Tarif réduit étudiant*

* Programmation régulière films : 9,50\$ / Programmation courts métrages : 7,50\$

Billets : centre-phi.com | 407, rue Saint-Pierre, Vieux-Montréal  Square-Victoria—OACI

phi.